

nouvelles

# LA RENCONTRE

Erwan Séry

---



HYPALLAGE  

---

EDITIONS

## Du même auteur

*Coupable?*

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

*Le Grand Escalier*

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

*Samedi soir*

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Erwan Séry

# LA RENCONTRE

(nouvelles)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 6 mars 2014

Prix : 6,86 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-010-3

## Table des matières

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| <u>Du même auteur</u>          | 02  |
| <u>Mentions légales</u>        | 04  |
| <br>                           |     |
| <u>La Rencontre</u>            | 06  |
| <u>Dans le blanc</u>           | 17  |
| <u>Le Sac</u>                  | 40  |
| <u>Mauvaises Vues</u>          | 64  |
| <u>Comme au cinéma</u>         | 85  |
| <u>Un rémouleur?</u>           | 105 |
| <u>La mort en rit toujours</u> | 113 |

## La Rencontre

J'allais dans le Sud par le rail, chercher le soleil avec la mer, et le repos de l'esprit après une intense année d'études : des amis m'attendaient dans une maison louée au Lavandou.

Il faisait une chaleur étouffante ce jour-là à Paris. Après le trajet en Métro et la traversée des couloirs souterrains, un lourd sac à la main, j'étais en sueur en arrivant sur le quai de la gare. Ce fut avec bonheur que j'accueillis la fraîcheur de la voiture de première classe où était ma place. Je rangeai mon sac et me laissai tomber dans le fauteuil.

J'avais eu raison de retarder mon départ pour ne pas subir la foule des vacanciers : j'étais seul, excepté une femme à tête blanche à l'autre bout de la voiture.

Midi : le TGV quitta le quai. Le souffle, les mouvements légers du train fendait l'air de sa tête profilée firent que j'entraî dans une douce somnolence.

Quand j'ouvris les yeux, le serpent de fer glissait à travers la campagne, sous un ciel d'azur où flottaient de gros nuages blancs.

Mon attention fut attirée par un pied qui apparaissait deux places devant moi dans la double rangée de fauteuils du côté opposé. C'était le pied droit d'une femme – jeune, certainement –, nu dans une sandale en cuir fauve, qui le tenait par une mince bande à la naissance de la cheville et sur le dessus des doigts – avec le pied, il y avait une partie de la jambe, nue, elle aussi. Et, tel qu'il se montrait à moi, suspendu dans le vide au

niveau du fauteuil, côté couloir, je songeais que la femme devait se tenir appuyée contre le vitrage, le membre déplié.

Pas de bagages au-dessus de ma mystérieuse voisine ; bien que je sois venu par l'arrière, j'étais certain de n'avoir aperçu personne en m'installant : montée dans une autre voiture, elle avait dû mettre du temps avant de trouver sa place, et dans mon assoupissement, je ne l'avais pas entendue arriver.

Je regardai dans le fond de la voiture. La dame à tête blanche avait disparu : sans doute s'était-elle rendue aux toilettes ou à la voiture-bar...

J'ouvris un magazine d'informations. Après quelques instants d'une lecture distraite, mon regard se posait de nouveau sur le pied.

C'était un pied de taille moyenne, aux lignes harmonieuses, et à la cambrure prononcée, comme l'indiquaient la pente du dessus et la courbe du dessous, cela en dépit du fait qu'il reposait sur une semelle plate, ce qui d'ordinaire tend à atténuer la forme en question.

Les doigts étaient minces, le majeur venait à hauteur du pouce dont l'ovale s'arrondissait comme il faut. D'un rose tirant sur le brun, à peine bombés, les ongles étaient coupés court et soignés, mais sans vernis.

Un réseau de veines couleur bronze courait sur le cou-de-pied où se voyait un petit grain de beauté. L'été avait bruni la peau, mais, considérant la couleur et l'uniformité du bronzage, je supposai qu'un hâle naturel préexistait aux effets du soleil, et que ce pied était celui d'une femme aux cheveux sombres.

Quant à la cheville, elle était fine, la peau lisse, sans points visibles d'épilation ; un reflet brillant l'éclairait sur l'arête du tibia.

Il n'y avait rien du fétichiste dans l'intérêt que je portais à ce pied. D'ordinaire, cette partie de l'anatomie féminine suscitait plutôt de l'indifférence chez moi, quand ce n'était pas une pointe d'aversion.

À mon sens, le pied ne ressemblait pas à grand-chose, il était l'élément non achevé, mal dégrossi du corps humain, une sorte de main ratée.

En effet, combien de pieds sont emmanchés sur des chevilles enflées, combien sont disgracieux, difformes, gros, épatés, avec des orteils épais ou tordus, et combien sont trop longs ou trop courts, avec des ongles cannelés, recourbés comme des griffes, pris dans des chairs qu'ils meurtrissent. Il faut dire à leurs décharges, qu'enfermés, confinés, cachés le plus clair du temps, soumis à des exercices répétés, ils doivent encore supporter tout le poids du corps, comme un forçat son sac de pierres.

Avant même l'âge de trente ans, ils connaissent les stigmates irréversibles des diverses pressions et agressions dont ils sont l'objet, en particulier chez la femme sportive, celle qui subit de longues stations debout ou porte des chaussures à talons hauts.

C'est alors un inventaire de durillons violacés nés de frottements et d'ampoules à répétition, des excroissances osseuses, une peau épaissie et rougie, des doigts gonflés aux ongles abîmés. C'est pourquoi il arrive que chez une femme au physique avenant, on ait de cruelles déceptions.

Aussi, lorsqu'il m'était donné de contempler un pied de belle apparence, comme celui-ci, il me séduisait autant sinon davantage qu'une jolie main, en premier lieu parce que la chose était rare, et qu'à ce titre le plaisir des yeux, voire celui du toucher, s'en trouvait décuplé.



Je jetai un œil sur le paysage. Nous traversions un vaste territoire vallonné, où les bois verts succédaient aux prés jaunes, les champs d'ombre aux champs de lumière.

Dans la voiture, le soleil, qui plongeait par intermittence dans les rangées de fauteuils, découpait l'espace en bandes sombres et en bandes de feu.

La dame à tête blanche ne revenant pas, je pensais qu'elle devait s'attarder au bar ; et mon sentiment d'intimité avec la jeune femme en fut renforcé.

Le pied ne portait plus de sandale, il brillait dans la clarté vive du jour. À le voir se livrer à une petite gymnastique au cours de laquelle ses doigts se pliaient et se déplaçaient à volonté, il semblait tout excité par le rai de soleil où il se trouvait, tout émoustillé par sa liberté de mouvement ; il semblait véritablement animé d'une vie propre, sans lien de dépendance vis-à-vis du cerveau qui le commandait ; et, ainsi libre, se montrant dans sa plénitude et dans une nudité totale, il était encore plus beau, plus attirant ; vraiment, il était admirable de proportions, délicat et nerveux, léger et racé ; et il me paraissait impossible, pour ne pas dire incongru, qu'il ne fût pas la propriété d'une jolie fille.

Comme l'archéologue reconstitue le squelette d'un dinosaure à partir d'un os exhumé, je m'efforçais de composer mentalement le reste du corps à l'aide de la partie que j'avais sous les yeux.

La peau s'annonçait partout lisse et soyeuse, la chair souple et ferme, le bras d'une finesse d'attaches à l'image de celle de la cheville. J'avais conscience qu'une cheville mince peut induire en erreur, faire croire à une ligne de mannequin, au lieu qu'on se trouve en présence de cuisses musclées, de hanches rondes et d'épaules larges ; mais ce n'était pas si

fréquent, et j'avais ici l'intuition – sinon le désir – d'une silhouette longiligne, d'une taille déliée et d'une jambe fuselée. Il n'y avait que pour la gorge que j'étais sans opinion, car, en l'espèce, la règle était encore moins établie : on voyait des femmes sveltes ou menues avec de petits seins, quand d'autres étaient nanties d'une forte poitrine. Au demeurant, cela m'était égal.

Il me suffisait de feindre d'aller aux toilettes pour la voir entièrement, pourtant je voulais encore faire durer le plaisir de l'imagination.

Néanmoins, souhaitant confirmer mon hypothèse concernant la couleur de son système pileux, je me haussai sur les mains jusqu'à apercevoir le sommet de sa tête. J'avais vu juste. Ses cheveux étaient noirs, d'un noir corbeau : lissés et brillants, comme pommadés, une raie les séparait au milieu, et je les devinais longs et raides, tombant sur ses épaules.

De même, le crâne oblong laissait augurer une figure étroite, selon moi une fière figure de Méditerranéenne au regard ardent.

Avait-elle pris ses vacances ? Les commençait-elle ? Difficile à évaluer, bien que l'on fût dans le sens Paris-Provence, car elle était sans bagages – à moins qu'elle ne les eût déposés dans les casiers de rangement, à l'entrée de la voiture. En regardant, je distinguai bien un gros sac de toile. Mais était-ce le sien ? Je voulais le croire, comme j'inclinai à la voir comme une fille sensuelle, d'une nature libérée, aimant jouir du soleil sur ses cuisses, son ventre, ses seins, et dès le retour du beau temps, profitant de la moindre occasion pour exposer son corps tout entier à cette brûlante caresse.

D'où m'était venue cette inspiration ? Du pied, bien sûr, doré comme après une saison d'été, alors que nous n'étions

pas encore à la mi-juillet ; mais aussi de la sandale, car elle aurait pu porter des espadrilles ou des escarpins, ou je ne sais quel autre type de chaussures, mais précisément, elle avait des sandales, et par n'importe lesquelles, des sandales qui entraient le pied au minimum. De là, je tirais la conclusion qu'elle avait une exigence de liberté identique en matière vestimentaire.

J'estimais ne pas me tromper en me la représentant légèrement et court vêtue, mais, quoiqu'elle pût être habillée d'une robe, ou d'un short et d'une chemise, je préférais l'imaginer en minijupe et débardeur échancré, porté sur ses seins nus.

Je repris la lecture de mon magazine. En d'autres circonstances, j'aurais été incapable de me remémorer ce que j'avais lu, mais les détails de ces minutes sont à jamais gravés dans mon cerveau – même s'ils n'ont pris un sens qu'après que je les ai eu vécus. Donc, je m'étais arrêté sur un article qui traitait de la représentation de la mort au Moyen Âge ; je me souviens avoir trouvé cela d'une naïveté risible, d'autant que ne croyant pas en un au-delà, toute démarche allégorique autour de ce thème m'apparaissait spontanément saugrenue.

Pour cette raison, et aussi parce que le pied avait jeté le trouble dans mon esprit, j'arrêtai ma lecture pour reprendre l'observation dudit pied.

Celui-ci bougeait maintenant d'avant en arrière. À certains moments, il s'appuyait contre le dossier du fauteuil devant lui, et il y exerçait une forte poussée à l'aide de ses doigts, de telle sorte que sa cambrure naturelle s'accroissait, et que la cheville se creusait le long du tendon d'Achille, bandé à l'extrême. Puis il reprenait le léger mouvement de balancier qui me captivait.

Pour ce faire, la jeune femme s'était avancée, dévoilant sa jambe jusqu'au genou, une jambe conforme à l'idée que je m'en étais fait, un genou au bel arrondi, encore plus foncé de peau.

Elle n'avait pu manquer de me voir, et je lui avais certainement plu. Je songeai – je me persuadai même – que ce pied ne s'exhibait pas nu de façon innocente et fortuite, mais qu'il se balançait doucement à mon intention, et qu'il était comme une main qui apparaît dans l'entrebâillement d'une porte ou de derrière un paravent, et qui, d'un geste lascif, dit : « Viens... Viens... »

C'était sûr, cette fille cherchait à me séduire, à m'attirer à elle ; et elle mettait dans ce projet toute la science de l'enjôleuse avertie, toute la malice de la femme mue par des visions sensuelles, gouvernée par des envies charnelles.

Et j'avais la sensation d'une affinité de pensées, je devinais comme une tension identique de l'esprit, une excitation commune des sens.

Soutenue par un tempérament ardent, un optimisme excessif de jeune homme impatient, mon imagination s'enflammait : une occasion de rencontre, une possibilité de plaisirs furtifs s'offraient à moi, suivis pourquoi pas d'une aventure, le temps des vacances. Car j'escomptais qu'elle descendrait dans une station balnéaire de la Côte d'Azur, que je pourrais rallier en empruntant une voiture.

Le soleil, qui s'était éclipsé un moment derrière un nuage, revint soudain allumer le pied de sa flamme jaune. Je fus pris d'une violente montée de désir. J'aurais voulu me jeter sur ce pied, l'étreindre, l'embrasser, le presser contre ma joue ; je me voyais remonter le long de la jambe, dans l'ombre chaude en

haut des cuisses ; je me voyais y glisser mes mains, y enfouir mon visage...

L'irruption du contrôleur marqua un brusque retour à la réalité. J'en fus irrité sur le coup, puis je me dis que c'était une chance, la jeune femme étant sans doute amenée à se redresser et à tendre la main pour montrer son titre de transport. Et, en me penchant moi-même, je pensais pouvoir l'apercevoir de profil, découvrir au moins son bras.

Or, elle ne fit rien de ce que j'attendais ; elle ne retira pas même son pied ; et ce fut le contrôleur qui dut avancer son bras à lui pour prendre le billet. Je le vis bien incliner la tête, comme par réflexe, vers la jambe dénudée ; puis marquer un temps d'arrêt en la regardant ; mais je ne pus lire aucune expression sur ses traits, non plus que dans ses yeux cachés par des lunettes à verres fumés.

Puis il vérifia mon billet, et passa dans la voiture suivante.

Cet intermède m'avait fait revenir à la raison. J'ignorais presque tout de cette femme : au physique, je ne connaissais d'elle qu'un pied, qu'une partie de jambe, qui pouvaient me tromper sur ce qui était plus haut ; je ne connaissais rien de la nature de son esprit, ni des inclinations de son cœur, pas plus que je ne savais quelque chose de son humeur présente ; après tout, elle avait pu enlever sa sandale par commodité, sans aucune arrière-pensée, comme elle pouvait remuer son pied par nervosité, alors qu'elle lisait ou méditait, sans se soucier de ma présence.

Mais si rien n'était assuré, tout restait possible. Je décidai de me lever, de jeter un œil vers elle, et d'engager la conversation pour le cas où je la trouverais à mon goût.

J'allais agir, quand le pied se déroba brusquement à ma vue. Un bruit métallique de pièces, et la femme se dressa en me

tournant le dos, vêtue d'un caleçon moulant gris perle et d'une brassière fuchsia. Sa main gauche – une main bronzée, en accord avec le pied – descendit vers le fauteuil pour attraper un vêtement noir : une chemise à manches longues, en voile de crêpe légèrement transparent, dont les pans, une fois qu'elle l'eut passée, flottaient jusque sur ses jambes.

Puis elle se faufila dans le couloir, pivota sur ses talons et planta ses yeux dans les miens.

Je fus saisi : jamais je n'avais éprouvé une telle sensation devant un visage, et jamais depuis lors je ne l'ai ressentie.

C'était une figure d'une singularité extraordinaire, comme on en voit une fois dans sa vie – ou peut être deux, si on a de la chance, bien qu'un tel mot revêtît en la circonstance une ironie funeste –, une figure allongée, et réduite en même temps à des proportions anormales, dont toutes les lignes convergeaient exagérément vers l'avant, suivant le schéma d'un cône dont on aurait tordu le bout ; et le front plat et court qui fuyait en sens opposé accusait encore cette formidable impression.

Ici, les pommettes n'existaient pas, les mâchoires aiguës se terminaient sur un menton en pointe ; là, le nez en lame de couteau se courbait ainsi qu'un bec de rapace, et la bouche, en forme de losange, était d'une petitesse et d'une minceur irréelles.

Tout dans ce visage était sombre : le teint de bistre du méplat frontal et des joues, les lèvres aux traits de chair couleur prune, les sourcils jointifs aux poils drus, les petits yeux rapprochés et ronds comme des perles noires ; et les longs cheveux aux reflets de moire qui l'encadraient, le masquant en partie, ne faisaient qu'accroître la nuit où il se trouvait.

J'étais pétrifié. Je ressentais de la stupéfaction autant qu'une déception brutale après les fantasmes développés et l'aventure espérée. J'étais surtout frappé par le contraste entre ce corps attirant, tel que je me l'étais représenté, et cette tête inhumaine, repoussante de laideur, d'expression effrayante, et dont les yeux fixes, où les lueurs sinistres succédaient aux chatolements rieurs, fouillaient mon âme.

La femme me sourit ; ce faisant, sa bouche s'étira démesurément vers l'arrière, son nez crochu se pencha jusqu'à toucher sa lèvre supérieure, tandis que son visage s'affinait, en s'allongeant toujours.

« Bonjour ! dit-elle d'une voix éraillée qui me donna l'impression qu'elle croassait plutôt qu'elle ne parlait. Vous ne me connaissez pas encore, alors que moi, de tout temps, je vous accompagne. »

Une sensation de froid térébrant m'avait pénétré jusqu'à la moelle : je fus incapable de répondre, je ne trouvais rien à dire.

« Je vais chercher de quoi nous désaltérer, continua-t-elle, à mon retour, nous pourrons discuter : nous avons tant à nous dire, et le temps, pour vous, est si court... »

Elle fit demi-tour sur un « Ah, ah, ah ! » railleur, et frêle silhouette à la nuque pliée et au dos voûté, tout enveloppée de noir, elle quitta la voiture de son pied léger, qui sur le sol semblait glisser.

D'abord, je fus sans réaction ; puis je bondis sur mes pieds : l'idée de la revoir me faisait non seulement horreur, mais elle me terrifiait.

Alors, j'attrapai mon sac d'un geste vif, et je m'enfuis vers l'arrière du train.

Je m'assis dans le fond de la dernière voiture, et je demeurai recroquevillé derrière le dossier du fauteuil devant moi, dans la crainte permanente de la voir surgir.

Je descendis à Lyon en vérifiant qu'elle ne me suivait pas. J'arrivai au Lavandou le lendemain sans donner d'explication. Et pendant toutes les vacances, je fus poursuivi par l'image de cette horrible figure.

Et longtemps après, il m'arrivait encore de croire à sa présence dans mon dos.

Puis j'allai mieux..., mais je n'oubliai pas.

C'était il y a dix ans. Aujourd'hui, la perspective de la croiser à nouveau me saisi d'effroi. Car je sais que cette rencontre ne sera pas le fruit du hasard : je sais qu'elle me sera fatale.

[Retour au début](#)



## Dans le blanc

Tout était blanc. Le ciel se confondait avec la terre ; la terre se perdait dans le ciel : il neigeait sur la grande plaine russe. Et les flocons y tombaient dru, à l'oblique, poussés par un vent glacial, alors que des vagues de fine poudreuse roulaient sur le sol, éclaboussant d'écume cristalline les obstacles qui se dressaient devant elles.

Des hussards se traînaient dans la tourmente. Où étaient-ils ? Se dirigeaient-ils vers le Nord ou vers le Sud ? Marchaient-ils en direction de l'Orient ou de l'Occident ? Sans boussole et sans carte, privés de l'aide du soleil – le jour –, des étoiles ou de la lune – la nuit –, ils l'ignoraient.

Détaché sur les flancs de l'Armée, ce qui restait de leur escadron avait été pris dans une embuscade tendue par des cosaques. Ils avaient rompu l'encerclement en effectuant une percée, et ils s'étaient ensuite égarés dans la tempête. Depuis, un couple de pensées les animait : rejoindre les troupes amies, échapper à cet enfer de glace.

À mesure que le temps passait, leur angoisse augmentait à proportion de leur découragement. C'était en vain qu'ils changeaient de direction : ils avançaient sans rencontrer âme qui vive, ni même de traces indiquant une présence humaine, fût-elle hostile ; ils se croyaient seuls au monde, et se voyaient avec effarement errer dans ce désert jusqu'à épuisement.

Sur les vingt hommes qui avaient survécu à l'affrontement avec les cosaques, il n'en restait que la moitié, les autres s'étant couchés dans la neige pour ne plus se relever ; et leurs

chevaux s'étaient également abattus les uns après les autres, foudroyés par la mort. Ils allaient dorénavant à pied, comme de simples fantassins, l'accoutumance aux exigences de la marche en moins, le sentiment mortifiant de la déchéance en plus.

La journée déroulait ses heures mornes et douloureuses. Les hussards évitaient les découverts et recherchaient la protection des arbres pour se soustraire aux vues de l'ennemi.

Ils comptaient un blessé parmi eux, trop faible pour marcher seul, et comme ils avaient perdu leur dernière monture au petit jour, ils devaient le soutenir chacun à leur tour. Or, soutenir un homme dans une telle situation, c'était décliner soi-même encore plus vite. Aussi marquaient-ils une pause plus souvent qu'ils n'auraient dû. Si tous savaient le blessé condamné, si pas un n'osait avancer l'idée de l'abandonner à son sort – le lieutenant Hérault avait averti qu'il fusillerait sur place qui récriminerait –, quelques-uns, qui le maudissaient en silence de leur coûter des efforts supplémentaires, souhaitaient qu'il se décidât enfin à passer l'arme à gauche.

Dans l'après-midi, la chute de neige se ralentit, et l'horizon s'éclaircit. Le petit groupe cheminait en lisière d'une forêt de sapins, sur une crête, quand le lieutenant ordonna une halte, appelant à lui son adjoint de circonstance, le maréchal des logis Pélissier.

« Regardez là-bas, lui dit l'officier, en désignant une maison en rondins, sise au creux du vallon, non loin d'un bois.

— Et elle est occupée, de la fumée sort de sa cheminée », commenta le sous-officier.

Sur le côté, un peu à l'écart, ils pouvaient voir un second bâtiment, de forme allongée, ainsi que les piquets de ce qui ressemblait à un enclos.

Le lieutenant sortit une lunette de dessous son manteau, et il observa les deux constructions et leurs alentours.

« Je ne vois pas de chevaux ni de matériel indiquant une présence militaire, dit-il. La neige semble partout égale ; à mon avis, les occupants sont peu nombreux, des civils certainement, et ils n'ont pas mis le nez dehors depuis un moment.

— Ce sont peut-être des partisans, avança le maréchal des logis.

— C'est possible... Vous savez comme moi que tout Russe, homme et femme confondus, est un partisan en puissance, répondit l'officier.

— On va voir ? » demanda le sous-officier.

Hérault considéra d'un air pensif ses hommes couchés dans la neige. Dans leurs grands manteaux sales et usés, avec leurs mains et leurs pieds enveloppés de lambeaux de vêtements, leurs faces brûlées par le froid, leurs traits creusés par la faim et la fatigue, avec leurs joues envahies de poils blancs de givre, ils avaient piètre allure et triste mine ; s'il n'y avait eu leurs shakos, qu'ils portaient enfoncés jusqu'aux sourcils, et leurs armes pour rappeler leur condition guerrière, on eût pu croire à une bande de vieux clochards errants.

Toutefois, s'ils subissaient les mêmes affres, tous n'avaient pas atteint le même degré d'affaiblissement.

Tandis qu'on lisait le renoncement dans le regard brûlant des hussards Prunier, Portiez, Martin, Dupère et Troisgnac, tandis qu'ils ployaient l'échine sous le poids d'un destin funeste, les yeux des brigadiers Monclus et Fortier disaient, encore, une volonté farouche de vivre.

Quant au maréchal des logis Pélissier, solide soldat d'expérience, il était imperturbable. Mais il fallait se méfier, car on

en avait connu comme lui, inébranlables d'apparence, et qui s'effondraient d'un coup, sans prévenir.

Puis, il y avait le cas du blessé, le hussard Gauthier : le front ceint d'un linge imprégné de sang, il délirait doucement, la tête renversée contre un tronc.

Lui-même n'était guère vaillant. Autant qu'au physique, c'était au moral qu'il était touché ; lui, dont les jeunes années avaient été nourries des glorieux bulletins de la Grande Armée, dont l'unique et simple ambition était de servir la France et son empereur – qu'il croyait invincible –, et qui pour sa première campagne d'importance connaissait la défaite, pire, la déroute, et dans des conditions atroces. Il en était atteint jusque dans le tréfonds de son être, au point d'avoir des égarements de pensées et des lenteurs de gestes qui alarmaient secrètement son adjoint.

La prudence lui commandait de rester à distance de toute habitation, mais pouvait-il être encore question de prudence ? Demain, après une nuit passée à lutter contre les éléments, sous la menace d'un assoupissement mortel, auprès d'un maigre feu que la neige s'acharne à étouffer et le vent à souffler, combien seraient encore en vie, combien auraient l'énergie et la volonté de repartir ? Tandis que là, ils pourraient refaire un peu de leurs forces, ils pourraient se réchauffer aux flammes d'un foyer abrité, ils pourraient dormir d'un sommeil réparateur, trouver de quoi manger peut-être... Et s'ils devaient se battre pour avoir place libre, et bien ! ils se battraient. Mieux valait mourir en soldat que comme des damnés... D'ailleurs avait-il vraiment le choix ? S'il ne donnait pas cet ordre, ses hommes, une partie du moins, passeraient outre et iraient seuls, car cette maison était pour eux telle qu'une île au milieu de l'océan pour le naufragé. Jusqu'alors, ils l'avaient suivi et

ils lui avaient obéi parce qu'ils n'avaient pas d'autres alternatives, mais il était sans illusions, qu'une chance s'offrît à eux de soulager leur calvaire, alors ils lui tourneraient le dos, n'écoulant plus que leur instinct, dût-il les conduire à se jeter aux pieds du Russe, qui écartant toute idée de clémence, exercerait sur-le-champ sa vengeance.

« Quels sont vos ordres mon lieutenant ? demanda le sous-officier avec insistance, la nuit n'est plus loin et... »

— On y va, coupa l'officier, mais nous attendrons la tombée du jour pour nous assurer qu'aucune troupe ne rejoint... Monclus et Fortier, vous restez ici en observation, nous partons nous installer en retraits dans le bois. »

Il n'y eut pas un murmure pour protester contre cette attente imposée, juste des regards d'un fatalisme douloureux. Les hommes se redressèrent péniblement, ramassèrent avec leurs armes qui un ballot d'effets, qui un havresac, et ils s'éloignèrent derrière le lieutenant, laissant les deux observateurs désignés à l'orée de la forêt.

Il n'y avait pas plus dissemblable que ces deux-là.

Monclus, qui avait une tête de brute posée sur un corps massif, terminait ses dix ans sous les drapeaux. Féroce au combat, fort en gueule, il était difficile à tenir, toujours prêt à marauder, et traînait après lui une réputation avérée de brutalité envers les femmes, laquelle réputation ajoutée à des écarts disciplinaires récurrents expliquait un avancement quasiment nul. Trois fois déjà, il avait dû repartir de zéro, après que son grade avait été cassé.

Bourgeois de naissance, venu à l'armée par idéalisme alors que la fortune de sa famille aurait pu le soustraire du service de l'Empereur, Fortier était un jeune hussard qui possédait sous des dehors d'adolescent une vigueur et une résistance

surprenantes. Remarquable de sang-froid et de hardiesse au cours des opérations de l'été, il avait gagné ses premiers galons à Borodino. D'autres devaient suivre à en croire ses chefs. Il reste qu'il détonnait au milieu de ses camarades, car il ne manifestait pas plus de goût pour le jeu et l'alcool que pour la canaillerie ; il n'avait jamais été vu en galante compagnie, non plus que chez les filles, et n'en parlait guère, ce qui le faisait soupçonné d'être encore niais en ce domaine. Sa réserve naturelle passait selon les circonstances pour de la morgue ou de la timidité ; et les railleries dont il était l'objet n'avaient cessé qu'avec la campagne, où la reconnaissance de sa valeur militaire lui avait apporté la tranquillité en même temps qu'un début de respect.

Ces deux-là ne s'appréciaient guère, aussi demeuraient-ils sans mot dire – au surplus, qu'y avait-il à dire ? –, immobiles sous la neige qui mouchetait leurs shakos et couvrait leurs manteaux d'une longue chape blanche, les faisant se confondre avec le sol, petites éminences naturelles parmi les autres.

La nuit vint, il neigeait toujours, et il ne s'était rien passé. Le petit groupe retrouva les deux hommes ; et tous ensemble, ils descendirent en file indienne en direction de l'isba.

Ils s'arrêtèrent un peu avant la maison, à la façade de laquelle était éclairée une fenêtre fermée par un rideau.

Le lieutenant envoya Pélissier et Troisnag inspecter le second bâtiment, pendant que Fortier et Dupère faisaient le tour de l'habitation, avec pour consigne d'être aussi silencieux que possible dans la neige qui crissait sous les pieds.

À son retour, le maréchal des logis raconta que le second bâtiment était sans doute une écurie, quoique vide à cette heure, car il avait trouvé deux fers à cheval et du foin sur le sol – une observation que corroborait la présence de l'enclos.

Quant au jeune brigadier, il expliqua qu'il y avait une resserre remplie de bûches adossée à la maison ; que le reste des fenêtres était également fermé par des rideaux, mais qu'aucune lueur ne filtrait ; que la porte, qui ne possédait pas de serrure, mais juste une poignée fixe, devait fermer de l'intérieur au moyen d'une barre ; enfin, que l'habitation dans son ensemble était muette comme une tombe.

La situation se présentait favorablement. Décidant de profiter de l'effet de surprise, le lieutenant fit chercher une bûche afin d'enfoncer la porte.

Au premier coup que donna le hussard Martin, le battant rendit un bruit sourd, mais il ne bougea pas. Dans la seconde, on entendit un tumulte au-dedans, quelque chose comme un raclement de chaise suivi d'un piétinement.

Simultanément, Pélissier fit sauter à coups de crosse les croisées de la fenêtre éclairée ; après quoi, il arracha le rideau, et jetant un œil à l'intérieur, il lança :

« Il y a deux femmes !

— C'est tout, pas d'hommes ? demanda le lieutenant.

— Non, juste une vieille et une jeune fille. »

Pendant ce temps, Martin continuait de balancer son bélier : au deuxième assaut, il y avait eu un craquement terrible, au troisième, la porte s'était entrebâillée, mais au quatrième, elle tenait toujours ! Agacé par cette résistance, due selon lui au manque d'ardeur de son subordonné, l'officier se saisit de la bûche et se rua à son tour sur l'obstacle ; ce coup-ci, le battant s'ouvrit à la volée dans un craquement spectaculaire, livrant le passage à Fortier et Monclus qui pénétrèrent dans la maison le mousqueton en avant.

Ils tombèrent sur la jeune fille qui tenait un long couteau de cuisine dans son poing en faisant un rempart de son corps à la

vieille femme ; et toutes les deux jetaient des regards de bêtes prises au piège en reculant vers le fond de la pièce.

Lorsque Monclus voulut s'approcher, la Russe brandit le couteau au-dessus de sa tête, dans un geste de défi.

« Sacrebleu ! jura le brigadier, je vais lui ôter le goût du pain moi. »

Au moment où son doigt pressait la détente, Fortier abaissait prestement le canon de son fusil, si bien que le coup partit dans le sol.

« Qu'est-ce qui te prend ? rugit Monclus, furieux.

— Ce n'est qu'une jeune fille, répondit Fortier.

— Une jeune fille prête à nous percer le ventre !

— Assez ! lança le lieutenant derrière eux, elle ne fera rien du tout. »

Et il s'avança vers la jeune Russe, main tendue, paume ouverte vers le haut, avec une expression apaisante qui voulait dire : « Tu peux donner ton couteau, on ne vous touchera pas. »

La fille sonda les yeux de l'officier, balança un instant, et, rassurée sur ce qu'elle y lisait, convaincue plus sûrement que sa résistance serait vaine et signerait pour le coup leur arrêt de mort, elle se ravisa et laissa tomber à terre son couteau.

« Ne recommence jamais ça, sinon..., souffla Monclus à Fortier, qui ne releva pas la menace.

— On ne les fouille pas : on ne sait jamais ? demanda Pélissier, entré à son tour.

— C'est inutile », répondit l'officier.

Et il appela le reste de ses hommes. Quand tous furent présents, ils se trouvèrent un peu à l'étroit dans la pièce. C'était une pièce plus longue que large avec un sol en terre battue grise. Le mobilier était constitué d'une grande table robuste,



encadrée par deux bancs et trois tabourets, et d'un large coffre cerclé de cuir ; un samovar et un seau à eau étaient sur un carré de pierres devant la cheminée ; des étagères, sur lesquelles reposaient des objets domestiques, courraient le long des murs. Au fond de la pièce, derrière un rideau de toile brune à demi tiré, on apercevait un lit à deux places dans un recoin.

Seule touche personnelle dans cet univers rustique et fonctionnel, une icône montrant une figure de saint ; une icône sans éclat néanmoins, aux couleurs comme nuancées de noir, résultat d'une atmosphère confinée, poussiéreuse en été, enfumée en toutes saisons.

Tout cela, les hussards le voyaient sans le voir. Ce qu'ils voyaient avec des yeux avides, c'était les galettes de farine sur la table, le lapin dépecé qui pendait sur le côté de la cheminée et la marmite fumant dans l'âtre. Et déjà certains tendaient leurs mains vers ces trésors, mais le lieutenant les arrêta et donna ses ordres.

En explorant le reste de la maison, ils découvrirent une petite cour qui reliait la première pièce à une maisonnette composée d'une chambre et d'une réserve, où ils trouvèrent d'autres provisions – et c'était une véritable aubaine, car ils n'avaient plus que quelques poignées de riz et de mauvais morceaux de viande de cheval. Ils dénichèrent aussi des clous et une scie, et afin d'empêcher l'air de rentrer par la fenêtre brisée, ils obstruèrent cette dernière avec des planches fabriquées à partir des étagères ; puis, comme le lieutenant décida que tous logeraient dans la pièce principale, ils durent faire de la place, et, tout ce qui gênait fut jeté en vrac dans la cour, à l'exception du coffre qui servit à bloquer la porte.

Enfin, quand chacun se fut installé, quand les tours de garde furent organisés et que la blessure de Gauthier fut nettoyée,

ils purent se restaurer, « ils », c'est-à-dire les hussards, car la mansuétude du lieutenant à l'égard des deux Russes n'allait pas jusqu'au partage du repas. En attendant leur départ, elles n'auraient qu'à tromper leur faim en buvant du thé ; puis, elles se débrouilleraient comme elles le pourraient.

Pour l'heure, les deux femmes ne songeaient guère à leur ventre : elles s'étaient réfugiées sur le lit, d'où épaule contre épaule, elles regardaient les Français dévorer leurs victuailles avec des yeux emplis de haine et de peur.

Elles étaient vêtues à l'identique, avec des bottes en peau, une longue robe en grosse toile portée sur une épaisse chemise qui dépassait au cou et aux poignets ; un fichu couvrait les épaules de la vieille.

Leur ressemblance était frappante. Et l'on devinait, sans risque d'erreur, être en présence d'une grand-mère et de sa petite fille : c'était le même visage rond au front bombé et aux pommettes hautes, le même petit nez retroussé, les mêmes yeux fendus d'un bleu très pâle ; même leurs cheveux, qu'elles avaient rassemblés en chignon, renvoyaient étonnamment de reflets similaires ; et il fallait un œil aigu, dans la lumière ambrée qui baignait la pièce, pour apprécier leurs nuances respectives, voir que ceux de la vieille étaient gris argenté, quand ceux de la jeune Russe étaient d'un blond cendré.

Quant au reste, bien des saisons les séparaient. De la naissance des cheveux jusqu'au menton, la figure de la grand-mère donnait l'idée d'une vieille pomme ridée d'aspect brunâtre, tandis que le visage de sa petite fille était celui d'un beau fruit lisse, velouté et pourpré.

Elle se tenait fièrement le buste droit, et, malgré son jeune âge, sa poitrine apparaissait déjà forte et lourde. Sous l'épaisseur des vêtements, l'on imaginait un corps aux formes

épanouies et à la chair ferme, un corps rendu vigoureux par une vie de labeur au grand air. Et bien qu'elle ne fut pas belle, ni même vraiment jolie, la jeunesse qui triomphait en elle la rendait appétissante à souhait.

Une épaisse odeur âcre, mélange de sueurs chaudes, de crasse réchauffée et de graisse cuite, tenace comme un mauvais parfum, régna bientôt dans la pièce, imprégnant les vêtements, les cheveux, collant à la peau, tapissant les parois des poumons.

Allongés sur leurs manteaux, guéris des affres de la faim pour la première fois depuis des jours, les hussards avaient ouvert leur pelisse, déboutonné leur pantalon charivari et retiré leurs bottes. Un sang chaud circulait dans leurs corps, et ils montraient un visage congestionné, des yeux rougis, des mains gercées aux doigts gonflés.

Dupère, qui exhibait des pieds de couleur marron, répétait d'une voix hébétée : « Mes pieds, je ne sens plus mes pieds ! ». Et il avait beau les frotter avec énergie, les tordre et les pincer, ils restaient insensibles. Il cherchait à capter le regard de ses camarades, attendant de leur part un réconfort, une parole rassurante, mais ceux-ci, renfermés en eux-mêmes, ne lui prêtèrent pas plus attention qu'à Gauthier, lequel divaguait, disait d'une voix plaintive qu'un grand oiseau noir ouvrait son front à coups de bec.

À l'extérieur, la tempête se déchaînait. Des bourrasques claquaient contre les murs. On eût dit qu'Éole voulait entrer à toute force et que ses tentatives infructueuses exaspéraient sa colère. Des chuintements, miaulements et hurlements accompagnaient ses attaques ; et son souffle puissant, en s'engouffrant par le tuyau de la cheminée, venait fouetter au cœur du foyer les flammes qui se tordaient.

Les hussards étaient aussi sourds à ce vacarme qu'indifférents à cette fureur. Abrutis de fatigue, ils sombrèrent dans un profond sommeil, et leurs ronflements sonores, leurs respirations sifflantes étaient comme l'écho atténué des bruits au-dehors, formant avec eux un concert aussi insolite qu'inquiétant.

Au réveil, Gauthier était mort : l'oiseau noir avait fini par lui manger la cervelle. Ses camarades l'évacuèrent devant le regard réjoui des Russes, qui furent laissées sous la surveillance de Dupère, dont l'état des pieds s'était dégradé.

Aucun ne se sentait la force ni le courage de creuser la terre, dure comme le marbre ; et le lieutenant Hérault s'abstint fort justement de donner un tel ordre. Mais, ils ne pouvaient jeter le corps comme on se débarrasse d'une quelconque charogne. À défaut d'enterrement, il fut enseveli sous un tas de neige, à distance de l'isba, en bordure du bois. Les loups auraient tôt fait de découvrir son cadavre, mais du moins auraient-ils respecté un semblant de rituel. Puis, comme ils grelottaient de froid, ils s'en retournèrent après un bref salut militaire, sans prononcer une parole : eussent-ils été chrétiens, qu'il en aurait été de même.

Le temps meurtrier persistait. Le lieutenant s'interrogeait : devait-il ou non donner l'ordre du départ ? Chaque heure, chaque minute qui passait les éloignait du reste de l'armée. L'existence de l'écurie le tracassait, car il se pouvait qu'elle constituât une base de repli pour des partisans, auquel cas, ils devaient s'attendre à les voir surgir à tous moments. D'un autre côté, il était certain qu'ils s'épuiserait sans résultat dans la tourmente.

Il demanda son avis à son adjoint qui jugeait sage d'attendre que le temps s'améliorât. Quant à ses hommes, il lui suffisait de les voir affalés sur leurs manteaux pour comprendre qu'ils n'étaient nullement pressés de repartir. Soit, ils resteraient, mais uniquement jusqu'au lendemain, alors ils se remettraient en marche, quelles que soient les conditions.

Tout à coup, on frappa à la porte.

« C'est Monclus ! Ouvrez-moi ! » dit une voix rauque.

On ouvrit ; le brigadier entra.

« Où étiez-vous ? lança le lieutenant.

— Je suis allé faire un tour dans l'écurie. »

Personne ne s'était aperçu de son absence.

« Et voilà ce que j'y ai trouvé, dit-il en brandissant deux bouteilles, de la Vodka ! »

Les deux Russes ouvraient des yeux ronds de surprise.

« Ah, ah, ah, regardez la tête qu'elles font ! dit Monclus, le bougre qui habitait ici avait dû la leur cacher.

« La prochaine fois, prévenez », grommela le lieutenant.

Le brigadier ne daigna pas répondre. Il posa une bouteille au centre de la pièce, et garda l'autre pour lui seul.

Ils mangèrent. Ils burent, excepté Monclus et Fortier. La jeune fille fit du thé pour elle et sa grand-mère.

À la fin du repas, les prunelles des hussards brillèrent, leurs faces étaient tout empourprées. On les sentait un brin ragailardis : le repos et les repas avaient restauré un peu de leurs forces, et l'alcool apaisait leurs angoisses.

« Nous n'en réchapperons pas vivants, dit soudain Monclus. Je ne devrais pas dire cela, poursuivit-il en observant Hérault, mais nous sommes perdus et nous avons peu de chance de retrouver le reste de l'armée. Si le Russe ne nous tue pas, le

temps s'en chargera... Qu'est-ce que vous en pensez, mon lieutenant ? Il faut voir la réalité en face, non ? »

L'officier leva sur lui des yeux absents, et les rabassa sans avoir répondu. Le brigadier eut un petit sourire de satisfaction cruelle. Il avala une longue rasade de vodka, avant de poser un regard de rapace sur la jeune Russe.

« Elle est gironde la petite, dit-il d'une voix étrange... J'en ai connu des filles, des Françaises bien sûr, mais aussi des Allemandes, des Italiennes, des Polonaises, des Espagnoles. Ah ! les Espagnoles, elles étaient sombres et rebelles... Je n'ai pas encore goûté aux Russes... »

Il se leva et alla tisonner les braises du foyer avec la pointe d'un morceau de bois.

« Ce que je regretterai le plus, ce sont les femmes. Pas leurs conversations, sans intérêts, mais leurs corps et le plaisir qu'on en tire. Ce n'est pas votre avis ? » lança-t-il à la cantonade.

Les autres répondirent par l'affirmative, sauf Fortier, dont le visage, tendu à l'extrême, était livide.

« Vraiment, elle est appétissante », dit Monclus en parlant de la jeune fille.

Celle-ci ne comprenait pas ce qui se disait, mais l'attitude du brigadier, le ton de sa voix, l'expression de ses yeux quand il la pénétrait du regard, l'avertissaient d'une menace la concernant, et instinctivement, elle se tassait sur elle-même, tandis qu'une peur intense marquait sa physionomie.

Le brigadier regarda encore le lieutenant et devant son air lointain, qu'il prit pour de l'indifférence, il s'enhardit dans ses paroles.

« Je suis certain qu'elle est encore pucelle. L'occasion est bonne pour nous, pour elle aussi du reste, car on lui rendrait

service en même temps qu'on se ferait une dernière joie, dit-il avec cynisme.

— Tais-toi ! dit le maréchal des logis.

— Allons ! répliqua Monclus, pas de scrupules, il est normal qu'on se venge des souffrances que ce pays de malheur et les sauvages qui l'habitent nous font endurer : c'est la loi de la guerre ! Puis, ce n'est pas toi qui vas me faire la morale : nous avons suffisamment partagé de femmes depuis dix ans, ajouta-t-il agressif.

— Je te dis d'arrêter ! »

Le brigadier eut un sourire narquois.

« Je ne suis pas seul à le penser, n'est-ce pas ? » dit-il en prenant les autres hussards à témoin

Ceux-ci se taisaient, mais leur silence valait approbation. Le maréchal des logis se tourna vers le lieutenant, mais la réaction qu'il attendait de ce côté ne venait pas.

Monclus se rapprocha de la jeune Russe, qui recula vers le fond de la couche.

« Laisse-la tranquille, s'écria Fortier, en bondissant sur ses pieds.

— Tiens ! le petit coq combat maintenant, dit Monclus en faisant volte-face. — Monsieur n'a pas le goût du partage ? enchaîna-t-il d'une voix mauvaise, Monsieur voudrait peut-être l'avoir pour lui seul ? Mais non, j'oubliais, Monsieur est un vertueux ! C'est sûrement que Monsieur ne sait pas de quoi il parle ; il ne sait pas non plus ce qu'il perd : c'est l'occasion ou jamais, ah, ah, ah ! »

À ce moment de l'échange verbal, le lieutenant parut revenir à la réalité ; tandis que piqué au vif, Fortier se saisissait de son sabre.

« Défends-toi ! » cria-t-il à l'adresse de Monclus.

Le brigadier sauta sur son arme.

« Je vais te tailler la couenne, dit-il, j'attendais ce moment depuis longtemps. »

Pendant ce temps-là, le maréchal des logis cherchait son pistolet parmi ses affaires, lequel pistolet se trouvait sous le manteau de son voisin.

Alors que les sabres des deux brigadiers se croisaient, un troisième s'abattit sur eux, les séparant dans un tintement.

C'était celui du lieutenant qui s'était levé d'un bond, plus prompt que Pélissier, et qui lança : « Assez de ces stupides querelles ! Vous savez ce qu'il en coûte de se battre en temps de guerre : c'est le peloton d'exécution. »

Il marqua un temps, puis il dit d'une voix lasse :

« L'incident est clos, retournez à vos places. »

Mais avant de s'asseoir lui-même, il dit encore :

« Monclus, à l'avenir, je te conseille d'être très prudent. »

Un éclair de haine passa dans les yeux du brigadier, mais il remit son sabre dans son fourreau, et retourna sans un mot dans son coin.

Les hommes étaient tout à fait dégrisés, et un silence pesant régnait dans la pièce.

À présent, Fortier posait un regard neuf sur la jeune fille, il l'examinait sous toutes les coutures, appréciant le modelé du visage, les lignes de la main, le contour de la silhouette. Parfois, ses yeux rencontraient les prunelles azur de la Russe, et il lui semblait y lire de l'étonnement, voire un soupçon d'intérêt.

Le soir arriva, et il la regardait toujours, discrètement toutefois, par des coups d'œil rapides et précis, pour ne point attirer l'attention. Il ne cessait de repenser au discours de



Monclus, et des pensées antagonistes, torturantes le taraudaient, cependant que son cœur se serrait.

Le repas terminé, alors que le vent sifflait toujours de colère, les hommes s'enfoncèrent dans un sommeil sans rêves. Arriva un moment où la tête de Portiez – premier hussard de garde – s'inclina sur son épaule, avant qu'il ne s'affaissât lentement sur le côté.

Alors, une forme s'anima dans l'ombre : la fille se levait. Elle se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte qui donnait sur la cour, l'entr'ouvrit et disparut. Peu après, un des hommes se levait à son tour et suivait le même chemin.

Le premier à ouvrir un œil fut le hussard Troisgnac, tiré du sommeil par des frissons de froid. Il vit que la cheminée était éteinte, et maugréa en apercevant Portiez qui ronflait, écroulé sur le carré de pierres.

Il se couvrit pour aller satisfaire un besoin naturel, enjamba les corps inertes, poussa le coffre et referma derrière lui.

Le froid le mordit au visage. Le jour était jeune, le ciel d'un blanc désespérant. Quelques flocons voletaient deçà, delà.

Il tourna au coin de l'isba, décidé à faire au plus vite, mais il s'arrêta net en lâchant un « Sacredieu ! » retentissant. Il resta un moment bouche bée, stupéfait devant ce qu'il voyait ; enfin, se ressaisissant, il rentra en vitesse dans la maison.

« Mon lieutenant ! » dit-il avec une voix où perçait l'émotion, en secouant Hérault par l'épaule.

L'officier gémit.

« Mon lieutenant, réveillez-vous ! » reprit Troisgnac en le secouant de plus belle.

« Hum... qu'est-ce qu'il y a ? maugréa l'officier, entr'ouvrant des yeux gonflés de sommeil.

- Venez voir dehors !
- Quoi dehors ?
- Il s'est passé quelque chose.
- Mais quoi ? interrogea l'officier avec agacement.
- Je ne... C'est trop... Il faut que vous veniez ».

Comprenant qu'il ne pourrait rien tirer de plus de son subordonné, et impatient à présent de savoir de quoi il retournait, l'officier jeta son manteau sur son dos, et il emboîta le pas de Troisgnac, lequel l'entraîna sur la droite de la maison.

Et voilà ce qu'il vit à hauteur de la porte extérieure de la réserve, qui battait légèrement : deux corps gisant au milieu d'un grand piétinement de neige maculée de sang.

Le premier de ces corps était couché sur le dos, et c'était celui de la jeune fille. Sa robe, qui remontait sur sa jambe droite dénudée, était ouverte au niveau de la poitrine ; elle dévoilait le sein gauche qui portait des marques de griffures et dont le globe charnu s'affaissait sur le côté. Des marbrures à sa gorge lui faisaient un drôle de collier. De même que ses yeux lui sortaient de la tête, sa langue sortait de sa bouche grande ouverte, une langue énorme, coulant sur la lèvre inférieure, et nécrosée, tout comme la figure, figée en un rictus d'affreuse souffrance.

Elle serrait un coutelas à manche de bois dans sa main droite, et du sang souillait une partie de sa poitrine ainsi que sa chevelure épandue sur le sol. Il y avait aussi du sang sur le côté de son cadavre, des éclaboussures, des giclées de sang qui avaient fait fondre la neige en se répandant ; puis, encore une traînée de sang régulière qui suivait une large empreinte, jusqu'à la région du cou de l'autre corps, où elle s'élargissait en une grosse flaque brune.

Le lieutenant ne put identifier immédiatement le deuxième cadavre, car il reposait face contre terre. Mais il portait une pelisse et un pantalon charivari, c'était donc un hussard, et c'était l'un d'entre eux ! De qui d'autre aurait-il pu s'agir ?

Avant même de l'avoir atteint, tandis qu'il marchait vers lui, il reconnaissait les cheveux et la silhouette. Et, ayant retourné la dépouille du pied, il s'agissait bien de celui auquel il songeait : le brigadier Fortier ! Et sa figure était exsangue, alors que son cou portait une petite blessure noire de sang coagulé.

Sur le moment, l'officier demeura interdit. D'abord en raison du caractère inattendu de la scène, et puis, comprenant le drame qui s'était joué ici, parce qu'il s'étonnait d'y retrouver la personne du jeune brigadier. Celui-ci n'avait pas, tant s'en faut, la réputation d'un coureur de jupons, et si, parmi ses hommes, il avait dû désigner un violeur potentiel, il aurait figuré en dernier de liste. En outre, n'avait-il pas été celui qui s'était opposé, le sabre à la main, au projet de Monclus ?

S'il n'arrivait pas à se figurer le déroulement exact des événements, savoir comment ils avaient pu se retrouver tous les deux dehors, si c'était elle qui l'avait attiré – mais pourquoi ou sous quel prétexte ? –, si c'était lui qui l'avait suivie, ou encore si le corps à corps avait débuté à l'intérieur avant de s'achever dans la neige, le dénouement était là, parlant, les causes du meurtre de la fille et de la mort du garçon étaient limpides.

Puis, un raisonnement grandit dans son esprit. L'acte de Fortier n'était pas incompatible avec sa personnalité, certainement celle-ci l'éclairait-il pour partie. Quoiqu'il se fût révolté contre les intentions de Monclus, le discours de ce dernier avait dû insidieusement faire son chemin, réveillant des

désirs enfouis, réprimés, emportant des résolutions personnelles nées d'un tempérament romantique, provoquant une angoisse profonde, quasi instinctive, l'angoisse de ne jamais connaître l'acte d'amour ; au bout du compte, détruisant, balayant toutes barrières morales ; enfin, la jeunesse, la sensualité de la Russe avait achevé de lui tourner la tête et d'exciter ses sens ; dès lors, dans son cerveau échauffé, il s'était mis à espérer et à imaginer on ne sait trop quoi – ou plutôt, on imagine trop bien quoi. Et son appétence s'était manifestée d'autant plus sauvagement que ce devait être la seule et unique fois qu'il goûterait au banquet de la chair. Mais fallait-il que cette pulsion fût désespérée, féroce pour qu'il ait voulu la forcer dans la situation misérable où ils se trouvaient ; fallait-il qu'il fût pris de démence pour l'avoir poursuivie jusque dehors, dans le froid glacial de l'hiver russe ?

L'officier songea encore à ce couteau que la Russe devait garder sur elle, dans une de ses bottes peut-être, ce couteau qu'une fouille aurait révélé, et qui, à défaut de l'avoir sauvée, l'avait vengée.

En tout cas, il se promettait de dire sa façon de voir à celui qui, chargé de la garde à cette heure-là, s'était endormi.

Le maréchal des logis, réveillé par l'air glacé qui entra par la porte restée ouverte, avait rejoint Hérault.

« Ce n'est pas joli, lui dit-il, ayant saisi la situation en un coup d'œil ; puis, avec un ton grinçant qui fit se tourner le lieutenant.

— Elle a dû vouloir avertir des compatriotes à elle.

— C'est cela, dit le lieutenant après un temps, enfin on peut toujours feindre de le croire... — Tout de même, reprit-il, je m'étonne que nous n'ayons rien entendu ?

— Le vent était violent hier, il a pu couvrir les bruits de l’affrontement ou les emporter dans la mauvaise direction, avança le sous-officier. Puis, sans doute l’empêchait-il de crier.

— Oui, sans doute... »

Les hussards, y compris Dupère qui clopinait, s’étaient rassemblés en arc de cercle derrière les deux gradés. Ils restaient muets, mais leurs visages, leurs yeux parlaient pour eux, exprimant la plus totale stupéfaction. Seul Monclus répétait à voix basse, comme s’il s’adressait par-delà la mort à Fortier : « Petit salaud... quand je pense que tu refusais qu’on la touche... petit salaud... » Et se mêlait à sa rage froide une sorte d’envie malsaine, sadique.

La sortie des hussards conjuguée à l’absence de sa petite-fille avait plongé la vieille dans l’angoisse. N’y tenant plus, elle se décida, malgré sa peur, à aller voir ce qui se passait au-dehors.

Quand elle reconnut sa petite-fille étendue dans la neige, elle devint folle : moitié marchant, moitié courant sur ses vieilles jambes fatiguées, elle passa entre les Français – qui s’écartèrent d’eux-mêmes –, et elle rejoignit la dépouille violentée, près de qui elle s’effondra en poussant des cris effrayants.

Comme elle posait une joue mouillée de pleurs sur le sein de la morte, le contact de la peau glacée dut lui causer une sensation atroce, car elle se redressa vivement, avant de s’emparer du coutelas, et de se retourner avec des yeux de folle, le visage grimaçant de chagrin et de rage.

Les hussards se raidirent, prêts à se défendre, mais seul le cadavre du brigadier intéressait la vieille. Elle marcha sur lui ; et levant l’arme blanche au-dessus de sa tête, elle l’abattit violemment sur la poitrine de Fortier ; et elle frappa, encore et

encore, avec une fureur vengeresse, en même temps que des cris suraigus tombaient de ses lèvres, suivant la cadence de ses coups.

Le lieutenant et ses hommes restaient sans bouger, saisis qu'ils étaient par la réaction irrépressible de la grand-mère, mais la comprenant aussi, l'approuvant confusément.

La vieille s'arrêta d'elle-même, épuisée, le souffle rauque, le buste se soulevant et s'abaissant à un rythme accéléré. Et, abandonnant le coutelas planté jusqu'à la garde dans le torse labouré de Fortier, elle se traîna en gémissant jusqu'à sa petite fille : elle lui prit la main, prononça une suite de paroles dououreuses, puis elle se tut, tête basse, le corps affaissé ; et un grand silence étreignit les hussards.

« Mon lieutenant, vous entendez ? dit tout à coup le maréchal des logis en touchant le bras de l'officier.

— Oui ? répondit ce dernier, tiré, comme d'un mauvais songe, de la contemplation de la vieille abîmée dans sa douleur.

— écoutez ! on dirait le grondement d'une canonnade. »

Des coups étouffés éclataient dans le lointain, par-delà le bois qui les avait vus arriver ; et on eût dit les battements simultanés de plusieurs cœurs.

« Oui ! c'est bien le bruit du canon, dit le lieutenant, “Le bruit de la vie, celui de la mort aussi” », pensa-t-il à part soi.

Et tous les hussards, fascinés, tendaient l'oreille comme s'ils entendaient un bruit extraordinaire.

« Marchons vers lui ! » lança Hérault.

Il rentra dans la maison, suivi de ses hommes. Dix minutes après, ils s'éloignaient en colonne par un. Et bientôt, on ne les vit plus : ils s'étaient évanouis dans le blanc, car de nouveau il neigeait à gros flocons.

Et la vieille restait seule, agenouillée près de sa petite fille, attendant la mort.

Et la neige tombait, tombait, une neige si légère, si douce, qui recouvrait les corps d'un si beau linceul.

[Retour au début](#)

## Le Sac

Une voiture rouge – un cabriolet grand sport décapoté – roule sur une route déserte de Provence, au milieu d’une nature éclaboussée de soleil.

Le conducteur est un jeune homme d’à peine vingt ans, le cheveu court, brun, la peau mate. Ses traits fins et racés sont volontaires. Ses yeux sont cachés par des lunettes noires. Il porte un jean, et un tee-shirt blanc qui met en évidence une musculature nerveuse. Il conduit vite, bras tendus, les mains en haut du volant, en mâchouillant une allumette qu’il promène d’un angle à l’autre de sa bouche.

À ses côtés, une fille au corps gracile, aux longs cheveux auburn encadrant un joli et frais minois de femme enfant. Les paupières closes, elle paraît dormir, à demi allongée sur son siège abaissé, les pieds nus dépassant de la portière à hauteur du rétroviseur, une main sur son sein droit. Sa robe rouge, courte à l’origine, est relevée sur le haut de ses jambes, dévoilant un coin renflé de culotte blanche. Un serpent vert émeraude est tatoué à la naissance de sa cheville gauche : lové sur lui-même, le reptile dresse sa tête triangulaire et tire une langue rose bifide, tandis que ses yeux dorés brillent de cruauté.

Une voix à la radio annonce onze heures du matin, puis un flash d’informations. Le jeune homme se penche et change de station.

« Ça ne t’intéresse pas de savoir ? demande la fille émergeant de sa somnolence.



— Non, répond-il, là en ce moment, je m'en fous... Et toi ?  
— J'ne sais pas... Oui peut-être », dit-elle en caressant d'un doigt distrait le sillon formé par ses cuisses jointes.

Le paysage magnifique et sauvage défile. Le jeune homme, qui jette de temps à autre un regard vers son amie, dit tout à coup :

« Zoé.

— Hum...

— Zoé, j'ai une barre.

— Hum ?...

— J'ai une barre !

— Hein ? lâche-t-elle en ouvrant les yeux. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te dis que j'ai une barre.

— Mais quoi une barre, où ça une barre ?

— Là, dit-il en braquant son regard sur son bas-ventre.

— Ah ! t'es vraiment nul », dit-elle dans un sourire.

Et lui, sourire aux lèvres aussi :

« Tu n'veux pas la tenir ?

— Non... Pas maintenant.

— Allez.

— Non, pas pendant que tu conduis !

— Mais si tu tiens la barre, y'a pas de lézard... »

La jeune fille semble ne pas comprendre.

« Ohé, du bateau ! dit-il d'une voix narquoise.

— Tu m'énerves avec ton humour “à la mords-moi-le-nœud”, dit-elle enfin, vexée.

— C'est pas comme ça que j'voyais la chose.

— Oh, ça va !

— Montre-moi tes deux beaux fruits, montre-moi ta merveille. »

Comme elle fait la sourde oreille, il tend le bras vers le décolleté, mais elle écarte sa main.

« Tu n’veux pas que j’t te touche ? dit-il surpris.

— Non, j’ai pas envie.

— Hein ? mais t’as toujours envie !

— Eh bien, pas cette fois.

— Tu m’fais la gueule ?

— Non.

— Fais-moi plaisir alors, insiste-t-il.

— Non ! j’t te dis.

— Alors baisse ta robe », lâche-t-il d’un ton sec.

Elle tire sur le tissu en ronchonnant : « T’es pas obligé de mater », puis elle se tourne vers la droite.

Au même instant, le cabriolet s’engage dans une gorge aux flancs escarpés que se disputent les rochers blancs et les arbustes épineux. Au fond, une rivière d’un bleu ardoise serpente au milieu du vert brûlant d’une abondante végétation.

« Tony, arrête la voiture, dit Zoé.

— Hein ! Pour quoi faire ?

— Arrête-toi, j’t te dis ! »

Le jeune homme immobilise le cabriolet dans un crissement de pneus sur le bas-côté de la route.

« Bon, qu’est-ce qu’il y a ? dit-il, un rien agacé.

— Regarde, comme c’est beau, dit-elle en se redressant.

— Hein ! C’est pour me dire ça, que tu m’as fait arrêter.

— Ouais, c’est pour ça », rétorque-t-elle du tac au tac.

Le jeune homme observe à son tour.

« OK, c’est beau, dit-il, et après ? »

La fille réfléchit un moment, elle dit :

« Si on faisait un arrêt : on a roulé une partie de la nuit, on pourrait se reposer près de la rivière.

— Ouais, pourquoi pas ? Mais tu veux qu'on la rejoigne comment, ta rivière ?

— Là-bas, dit-elle en pointant l'index, y'a un chemin qui semble descendre vers le fond de la gorge.

— OK... Après tout, personne ne nous attend », dit-il dans un rire étrangement grinçant.

Il remet le contact, avance sur deux cents mètres environ et quitte la route pour le chemin, qu'il emprunte le pied sur le frein, tant il est raide et pierreux. Au bas de la pente, ils longent le cours d'eau sous une voûte d'arbres, et, au détour d'un long virage causé par un éperon rocheux, ils émergent sur une clairière envahie d'herbes folles.

À cet endroit, la rivière qui décrit une courbe s'élargit en une anse que le courant ignore. La berge est une courte plage de calcaire blanc ; poussée par une bise rampante, l'onde vient s'y échouer sans bruit en frissonnant. Sur l'autre rive, tombant à pic, une haie de saules aux contours embrasés ombrage la surface des flots qui partout ailleurs miroite comme un lit de diamants ; et le terrain, d'abord plat, s'élève brutalement, grimpe parmi les buissons et les éboulis jusqu'à une petite falaise blanche, creusée d'anfractuosités emplies d'ombre, dont la ligne de faite dénudée se découpe sur le ciel azuré.

« C'est cool ! T'as eu une super idée, s'exclame Tony », qui vient de ranger la voiture sous les arbres.

Il gratifie Zoé d'un baiser dans le cou, et il bondit par-dessus la portière.

« N'oublie pas le sac ! lance-t-il en se dirigeant vers la plage.

— T'en fais pas », répond-elle le visage grave. Elle saisit d'une main sa paire de chaussures, des chaussures en cuir noir, montantes, à talons plats ; de l'autre, elle s'empare d'un sac

rond, de toile kaki, fermé par un lacet qui se tend et se resserre encore sous le poids de ce qu'il contient ; et elle rejoint son ami d'une démarche qui fait rouler ses petites fesses rebondies derrière le tissu de sa robe.

« C'est parfait, dit Tony les yeux levés sur le haut de la gorge, d'ici on doit être invisible de la route. »

Il s'accroupit, trempe sa main dans l'eau et dit :

« Hum, elle est fraîche. »

Elle imite son geste avant de s'écrier :

« Tu veux dire qu'elle est glaciale, ouais !

— Je vais me baigner quand même, dit-il... Tu m'suis bien sûr.

— Non.

— Oh ?

— Non, elle est beaucoup trop froide !... Et puis, j'ai pas de maillot de bain.

— Hein ? On est seuls !

— Et si quelqu'un venait malgré tout ? reprend-elle en serrant plus fort le lacet du sac dans son poing.

— Et alors ? T'as qu'à laisser le sac sur le bord... évidemment, si tu flippes trop, j'peux pas te forcer...

— Je n'ai pas peur ! s'emporte-t-elle, je suis prévoyante.

— J'voulais pas te blesser ma p'tite caille », dit-il, railleur.

Sur ce, il recule de quelques mètres, se débarrasse vite de ses vêtements, et d'un seul élan, il court, saute, plonge dans l'eau claire de la rivière en jetant un cri de défi dont l'écho se répercute au loin. Durant de longues secondes, on ne le voit plus ; puis, il réapparaît brusquement en prenant une inspiration puissante et sonore. Par jeu, il se laisse emporter par le courant, qu'il remonte par d'amples mouvements de brasse coulée.

Pendant ce temps-là, Zoé s'est assise en tailleur, a posé le sac, et elle s'est dénudée jusqu'à la taille, offrant la blancheur laiteuse de sa peau à la brûlure du soleil.

Davantage que ses seins généreux au centre de son buste étroit et maigre, ce qui frappe de prime abord, c'est la dimension de son mamelon droit : deux fois plus large que son voisin, presque aussi large en fait que le sein lui-même, qu'il paraît coiffé, avec ça, fortement bombé, évoquant la cupule du gland, et terminé par une excroissance de chair d'une taille peu commune, dont la pigmentation d'un brun rouge tranche avec celle plus claire, moins agressive de son faux jumeau, ce qui ajoute encore au contraste entre les deux.

Ici, il ne s'agit pas seulement de cette poussée de sève qui fait se gonfler la poitrine des femmes au printemps de leur vie ; là, c'est autre chose, ce bout de sein présente, à un degré exceptionnel, cet aspect tuméfié des mamelons qui ont reçu des attouchements multiples et variés en intensité ; à la différence que pour celui-ci, c'est de toute évidence son apparence normale. Si bien qu'on imagine qu'il est l'œuvre d'un caprice de la nature, ou qu'il fait l'objet d'attentions particulières, qui par leur fréquence, leur vigueur et leur durée contribuent à la permanence d'un état d'ordinaire éphémère ; ou mieux encore, qu'il est la conséquence des deux phénomènes, l'un accentuant l'autre, la singularité physique s'accompagnant d'une sensibilité exacerbée, de là l'appétit de caresses et le plaisir que Zoé doit en retirer, un plaisir virant à l'obsession.

Et le tatouage qu'elle exhibe de ce côté-ci – trois flammes écarlates, emmêlées, dont la plus élancée vient au terme d'un ondoisement gracieux lécher de sa pointe effilée l'aréole du mamelon – souligne fort à propos le caractère insolite, provocant, sinon obscène chez une si jeune femme, de ce sein qui

tient autant du téton de la nourrice, que de la mamelle de la maquerelle fellinienne.

« Tu devrais venir : elle est super dès qu'on nage ! » lui lance Tony.

Elle a une moue dubitative.

« Allez ! bouge-toi, sinon je vais te chercher ! dit-il en manière de menace.

— OK, je viens, dit-elle à contrecœur, mais c'est vraiment pour te faire plaisir. »

Elle se lève, ôte sa robe, retire sa culotte avec un mouvement de jambes charmant ; puis, elle prend le sac qu'elle abandonne sur la plage et entre dans la rivière. Elle progresse à petits pas frileux, en marquant des pauses qu'elle ponctue de : « Brrr, c'est froid, c'est trop froid », et de : « J'sais pas comment tu fais ? » ; et à l'instant où l'eau atteint sa taille, son ventre se contracte, ses épaules se soulèvent, une grimace d'aversion déforme ses traits, et elle souffle en faisant marche arrière :

« Ah non ! j'peux pas.

— T'es une petite nature, lance Tony qui s'est rapproché de la berge. Et il gifle la surface de la rivière, chassant un formidable éventail d'eau dans la direction de Zoé qui, surprise, n'en recule pas moins précipitamment en criant mi-satisfaite mi-effrayée : « Raté ! », sans s'apercevoir qu'elle est presque entièrement mouillée.

— OK, OK, j'te laisse, fais comme tu veux », dit-il en feignant de repartir, et il se retourne à la vitesse de l'éclair, avant de se ruer comme un furieux sur son amie, pétrifiée de stupeur.

Quand, ayant recouvré ses réflexes, elle veut s'enfuir, il est trop tard : il l'entoure de ses bras, la soulève de terre ; et alors

qu'elle se débat et hurle son refus, il s'élançe dans la rivière où il la jette de toutes ses forces le plus loin possible.

Elle se relève la chevelure ruisselante, l'œil furieux. Mais comme il lui sourit, d'un sourire gentiment amusé, sa physiologie s'adoucit, et elle dit :

« T'as gagné. »

Et, résolument ce coup-ci, sans une plainte, elle descend sur ses jambes et se trempe jusqu'au cou.

Ils s'éloignent du bord. Tour à tour, Tony passe sous le corps de Zoé, glisse le long de ses flancs, la frôle de ses mains ; tour à tour, elle a des gloussements qui s'élèvent en flèche pour retomber aussitôt en cascade, elle rit, d'un rire juvénile, plein d'une insouciant gaité, de joie de vivre, et dont les purs éclats s'éparpillent aux quatre vents. Dès qu'elle nage sur place, il se laisse couler, la saisissant aux chevilles, comme s'il voulait l'immerger. Elle se rebelle, donne des coups de pieds, pousse des petits cris de frayeur joyeuse ; alors, il la serre contre lui et ferme ses lèvres, arrête ses piailllements avec la bouche. Parfois encore, il la fait s'allonger sur le dos, et penché au-dessus d'elle, la soutenant à moitié hors de l'eau, il l'abreuve de baisers rapides sur la bouche, sur les seins, sur le ventre, sur les lèvres.

« On sort, je commence à me les geler », dit-elle au bout d'un moment.

Ils sortent de la rivière et courent se coucher dans l'herbe chaude et tendre, non sans que Zoé ait veillé à prendre le sac au passage.

Derrière eux, un murmure parcourt la ligne des arbres, un oiseau donne de la voix solitaire. Là-haut, dans le bleu limpide du ciel, le disque solaire fait penser à un chaudron chauffé à blanc, entouré de vapeurs luminescentes ; l'on dirait qu'un

géant invisible en verse le contenu bouillant et transparent dans le creux de la gorge.

Sur-le-champ, d'une façon machinale, les doigts de la fille se sont approprié son mamelon droit, tout rétracté par suite de son séjour dans l'eau froide : ils le massent, le tordent, le pincent ; ils lui prodiguent toutes sortes de caresses ; et très vite, sous l'effet conjugué de leur action et du soleil, la chaleur qui l'envahit lui redonne son apparence habituelle, superbe d'impudence, véritable excitation aux amours charnelles.

« Hum, c'est bon, dit-elle d'une voix traînante.

— Je suis déjà sec, dit le jeune homme en passant une main sur son torse.

— Pas moi : je suis tout humide, dit-elle avec un ton qui le fait se dresser sur les coudes.

— Tu es sèche, qu'est-ce que tu m'chantes ? dit-il après avoir examiné le corps de son amie.

— Non, non, je suis humide... Regarde bien », dit-elle avec un petit rire espiègle.

Cette fois, ayant compris l'allusion, il se penche au-dessus du pubis de Zoé, un pubis saillant, et couvert d'une toison épaisse et sombre qui s'éclaircit de reflets roux dans la lumière vive du jour.

« Il y a quelques petites gouttes dans les poils, mais elles vont vite s'évaporer, dit-il d'une voix neutre.

— Je ne suis pas aussi sûre », lâche-t-elle en ondulant du bassin.

Pour toute réponse, Tony descend jusqu'aux pieds de son amie, dont il embouche un à un tous les orteils, à la manière d'un clarinetiste se préparant à jouer sa partition. Sa langue effleure la voûte du pied gauche, en se faisant légère, agaçante comme une plume ; une fois sur la cheville, elle suit le corps



sinueux du serpent, flirte avec sa langue fourchue, grimpe par de vifs sautilllements le long de l'arête du tibia ; ayant contourné le genoux, elle s'élargit, couvrant la face interne de la cuisse de va-et-vient humides ; la pointe de nouveau dure, elle pénètre au creux de l'aîne et s'insinue dans le buisson ardent, goûte à la source nacrée qui palpite ; mais elle se détourne, remonte vers la hanche qu'elle épouse largement, oblique en direction du nombril, s'y arrête, le remplit, tourne dans un sens, puis dans l'autre, faisant se creuser le ventre ; elle repart, et alors qu'elle glisse sur les trois flammes, Zoé émet d'une voix changée, presque douloureuse, cette demande éternelle, mille fois exprimée, mille fois entendue :

« Oui... Oui... Comme j'aime !

— Et si on venait ? Souffle Tony avec perfidie.

— Tant pis... C'est trop tard », gémit-elle.

La langue du jeune homme suit la courbe ogivale du sein, en fait autant avec le pourtour du mamelon, trace des cercles concentriques qui s'achèvent en spirales sur sa protubérance charnue ; le titille, l'agace, le lèche, tantôt rigide, tantôt molle ; puis elle redescend vers les trois flammes, se mêle à leur danse, devient une flamme elle-même, une flamme rouge, ardente, tournoyante, enveloppante ; et puis ce sont ses lèvres qui pressent et aspirent, et ses dents qui attrapent, tirent et mordillent. Par instants, sa bouche brûlante saute sur la colline d'à côté, mais c'est pour revenir avec plus de fièvre sur le premier mamelon, gorgé de sang comme sous l'effet d'une impressionnante piqûre d'insecte, et dont le bout, gros comme une première phalange et qui se dresse violacé et turgide tel un sexe d'homme, est presque à vif. Et il s'exalte, s'enivre, s'acharne, s'aide de ses mains qui ensèrent, caressent, pétris-

sent, cependant que Zoé geint en secouant la tête : « Je brûle... Je brûle... Je brûle... »

Tony se redresse pour juger de ses efforts : il contemple la gorge de Zoé, cette gorge marquée de plaques rouges, aux extrémités délicieusement torturées, et aussi sa figure, cette figure crispée, sans âge à présent, avec ces grands yeux de folle qui le supplient.

Il entre en elle, mais pendant un temps, il reste sans se mouvoir, barre de fer chauffant, rougeoyant au centre des braises. Comme elle remue, se colle à son bas-ventre en signe d'impatience, il se met à la tisonner ; lentement d'abord ; de plus en plus vite ensuite ; à grands coups enfin, violemment, furieusement, en soufflant d'une voix rauque et heurtée :

« Et là ! Tu brûles ?... Tu brûles ?... »

Et elle, accrochée aux reins de son amant, agrippée à ses épaules, le buste suspendu et la face empourprée tournée vers le soleil, dans une plainte où sa voix tremble :

« Oui... Oui... Oui... »

— C'est l'Enfer... Ah ! c'est l'Enfer », dit-il entre deux poussées de bassins.

Et c'est l'éblouissement, la sensation de plaisir irradiant qui les fait se tordre tels deux êtres se consumant dans un brasier, tandis que Tony mord comme dans le fruit maudit le formidable mamelon de Zoé, laquelle part d'un cri où la douleur atteint à la volupté.

Maintenant, étendus sur le dos, les yeux fermés, ils reprennent leurs esprits en silence.

Zoé se met à caresser son ventre plat, avec la paume de la main, d'un geste doux et circulaire.

« Ça te dirait d'avoir un gosse ? dit-elle tout à trac.

— Pourquoi ? répond-il surpris.

— Comme ça, pour savoir.  
— Dis, tu prends toujours la pilule au moins ?  
— Mais oui, ah ! t'es bien un mec !... Alors ?  
— J'en sais rien... En tout cas, c'est pas le moment... Et puis t'as vu ton âge : seize ans !  
— J'ai une copine qui était mère à quinze ans !  
— Super !  
— Et plus tard ?  
— Plus tard, ça n'signifie pas grand-chose dans notre situation... De toute façon, j'aime pas les morveux », ajoute-t-il pour couper court à la discussion.

Elle ne répond pas. Ils se taisent.

« Aie ! j'ai la poitrine qui m'brûle, dit soudain Zoé. Elle se redresse sur les coudes et regarde son buste devenu cramoisi.

— Ouah ! j'ai pris un coup de soleil d'enfer, dit-elle les yeux ronds.

— Ah, ah, sûr, avec ta peau de Gauloise, raille Tony.

— Tu peux rire, mais, en attendant, t'es pas près de toucher mes seins.

— Sans blague ? Te connaissant, c'est toi qui vas en souffrir le plus, ma p'tite caille. »

Zoé lui adresse un regard où l'irritation se mêle au dépit.

« Pour moi, le soleil, c'est fini », dit-elle.

Elle se rhabille, ramasse le sac, et file se mettre sous la protection du feuillage des arbres, suivie de Tony, qui ricane dans son dos.

Ils récupèrent des victuailles dans le coffre du cabriolet. Après qu'ils se sont restaurés en buvant de la bière, quand elle parle de faire une sieste, il dit qu'il restera éveillé tout le temps que durera son sommeil.

Les pieds nus dans ses chaussures délacées, elle se couche sur le côté de la voiture, s'étire voluptueusement. Elle s'endort avec une expression d'enfant paisible, une main sur son sein droit.

Adossé à une roue, Tony cueille des brins d'herbe qu'il suce et mâchonne de façon distraite avant d'en recracher les morceaux d'un petit coup sec, comme il le ferait avec des noyaux de cerises. Puis il tire un paquet de tabac de sa poche et se roule un joint.

Tout est immobile et silencieux, plus un bruit, plus un souffle d'air. Le soleil tombe à flots sur la végétation dont les verts éclatent de lumière ; il rend éblouissant le calcaire blanc de la plage ; il se répand en flaque dorées sur les eaux calmes de la crique, jette des feux étincelants au-delà ; il embrase l'atmosphère, inonde la gorge d'une clarté aveuglante : partout, il triomphe et accable.

Un engourdissement des sens, un amollissement des membres ont peu à peu envahi Tony. Les yeux mi-clos, il aperçoit, dans le contre-jour, le vol noir d'un héron qui se pose au bord de l'eau, sur la petite plage. Une fois au sol, l'oiseau ne bouge plus : il reste là, immobile, magnifique, haut perché sur ses grandes pattes fines, le bec dressé fièrement. Malgré l'éloignement, le garçon peut deviner sa sombre pupille cerclée de jaune qui scrute l'espace alentour, qui observe fixement dans sa direction.

Avec des gestes au ralenti, Tony allume un autre joint et le coince entre ses lèvres. Il renverse la tête en arrière. Un léger brouillard s'étend devant ses yeux. À un moment, il lui semble voir, dans un lent battement de cils, un peu de cendre tomber d'une aile de l'échassier, là-bas au bout de sa cigarette.

L'oiseau se détourne, avance dans l'onde avec des pas de danseuse ; il se fige, et allongeant son long cou grêle d'un coup vif, il perfore la surface de l'eau de son bec aigu ; il relève aussitôt la tête, tenant dans ses mandibules de fer un poisson aux reflets argentés, qu'il engloutit en deux temps trois mouvements.

La scène se reproduit trois fois. De nouveau, le grand oiseau tourne sa tête effilée vers Tony : il le regarde avec son œil rond, énigmatique, d'une façon hypnotique. Enfin, il déploie ses larges ailes et, comme il est venu, d'un vol vigoureux et rectiligne, il disparaît derrière la crête des saules, laissant au jeune homme l'impression bizarre d'avoir été victime d'une hallucination.

Les heures se sont enfuies. Le soleil s'est évanoui derrière le versant d'en face. Descendues de son sommet, les ombres glissent lentement sur la surface de la rivière qui prend une teinte de deuil ; elles noient le reste de la gorge qui paraît rétrécir. L'air est alourdi de moiteur et rempli des odeurs pénétrantes de la nature, excédée de chaleur. Le temps est à l'orage : des nuées menaçantes s'amoncellent au nord, et s'avancent.

Zoé ne dort plus. Le sommeil l'a transformée : une moue soucieuse assombrit son visage ; elle ne cesse de triturer le lacet du sac.

« Tu penses à hier ? lui demande Tony.

— Oui...

— Tu regrettes ?

— Si je regrette ce qui s'est passé hier ?

— Non, d'être partie avec moi.

— Non, dit-elle avec un faible sourire, mais hier...

— Tu n’vas pas craquer, j’espère, dit-il, tu n’oublies pas ce qu’on s’est promis.

— T’en fais pas, je dois m’habituer, c’est tout.

— OK. On partira à la nuit, y’a moins de risques. »

À peine a-t-il terminé sa phrase qu’un ronflement de moteur se fait entendre dans le chemin. En un éclair, comme si un coup de canon avait retenti, les deux jeunes sursautent, bondissent sur leurs pieds, une tension extrême sur le visage, Zoé se saisissant du sac dans le même mouvement.

Un *mobile home* débouche du virage et se gare à l’entrée de la clairière. Un couple, la trentaine, en descend, lui, corpulent, l’air affable, elle, menue, les traits doux ; une petite fille blonde comme les blés, trois ans tout au plus, mignonne comme un cœur dans sa salopette rose, apparaît à son tour, se pend au bras de sa mère. La famille réunie marche vers les deux jeunes.

« Bonjour ! lance l’homme d’une voix enjouée, on ne savait pas qu’il y avait du monde : de la route, on n’aperçoit pas la clairière. — On ne veut pas déranger ; ceci dit, il y a de la place pour plusieurs, non ? enchaîne-t-il avec un large sourire.

— Bien sûr... De toute façon, on allait partir, dit Tony.

— On ne vous chasse pas au moins ? s’inquiète l’homme.

— Non.

— Vous êtes sûrs ?

— Mais oui.

— Vous êtes en vacances ? Nous oui, poursuit l’homme sans attendre de réponse. Ah ! c’est vraiment un endroit de rêve, non ? Vous vous êtes baignés ? Comment était l’eau ? Froide sûrement.

— Ouais, dit Tony.

— Vous avez bien profité du soleil à ce que je vois », dit l'homme, en décochant un regard brillant sur le haut dénudé du buste de Zoé qui, restée quelques pas en arrière, esquisse un sourire forcé.

La petite fille quant à elle ne quitte pas du regard les deux jeunes : on sent qu'une intense activité se fait dans son cerveau. Soudain, elle lâche les doigts de sa mère et court vers le *mobile home*.

« Dites, vous en avez une belle voiture ! dit l'homme. Elle est à vos parents ? Je suis bête, oui bien sûr ?

— Oui, c'est cela, elle est à nos parents, dit Tony, et Zoé, ajoute-t-il en désignant son amie du menton, est ma petite sœur. »

L'homme fronce les sourcils.

« Ah, ah, là, vous me blaguez... Vous faites une petite escapade en amoureux, non ? reprend-il en clignant de l'œil, la face réjouie.

— Vous êtes un malin, dit Tony.

— Mais le cabriolet, dit à nouveau l'homme, il appartient bien à vos parents, non ? Si je dis ça, c'est que vous êtes si jeunes et...

— Bernard, tu es indiscret ! coupe la femme.

— Je suis désolé, concède-t-il. Je suis curieux, certains disent trop curieux ; mais c'est dans ma nature et on ne se refait pas, hein ?... Enfin, quoi qu'il en soit, c'est vraiment une chouette voiture... »

La petite fille est revenue : elle tient un journal dans ses mains.

« Papa, papa, regarde ! s'écrie-t-elle.

— Après ma puce, tu vois bien que je parle, répond le père.

— Papa, papa, c'est le monsieur et la dame des photos, insiste-t-elle.

— Ah ! les enfants, dit l'homme comme pour s'excuser, et il prend le journal sous le regard aigu de Zoé et de Tony, et celui subitement inquiet de sa femme. — Bon, qu'est-ce qu'elles ont ces photos ? » dit-il ; et regardant successivement le journal et les deux jeunes, sa physionomie de joviale devient incrédule ; il ne sait que marmonner une suite de « Mais... mais que... » ; l'espace d'une poignée de secondes, le temps est comme suspendu : également interdits, les protagonistes semblent changés en pierre.

Mais Tony se ressaisit le premier et sa voix claque dans le silence.

« *Shoote-les !* » crie-t-il à Zoé tout en s'écartant.

Tel un automate, la fille plonge sa main droite dans la bouche d'ombre du sac, la ressort munie d'un pistolet de gros calibre, qu'elle brandit à bout de bras, et elle appuie sur la queue de détente : atteint de plein fouet à l'épaule gauche, l'homme fait un pas de côté ; une deuxième balle pénètre sous son œil droit, et il s'effondre de tout son long sur le dos.

Sa femme hurle d'horreur en se précipitant vers sa fille, mais un projectile se loge dans son cou qui coupe net son élan, étrangle son cri dans son gosier, la fait s'écrouler au pied de son enfant ; pour finir, la fait s'étouffer dans un gargouillement de sang.

Pétrifiée, les bras collés aux flancs, et la tête rentrée dans les épaules, la petite fille regarde avec des yeux arrondis de frayeur la dépouille de ses parents, et la gueule noire de l'arme qui lentement s'abaisse.

« Flingue-la ! » dit à nouveau Tony.



Tétanisée par ce qu'elle vient de faire, effrayée par la teneur de l'ordre, Zoé reste sans réaction. Alors, Tony lui prend le pistolet des mains, et sans l'ombre d'une hésitation, il tire sur l'enfant, laquelle, touchée à la poitrine, est projetée à un mètre en arrière ; tandis qu'une fois encore, le tonnerre sorti de l'arme roule à travers la gorge, revient atténué, s'éloigne au loin.

« Putain ! Qu'est-ce que ça veut dire ? J'comprends pas ! » dit Tony, alors qu'il ramasse les feuilles du journal disséminées sur le sol. Il le consulte fébrilement ; arrête son regard sur deux photographies imprimées en noir et blanc au centre de la dernière page ; et le premier cliché montre Zoé de léger profil, le sac en bandoulière, un pistolet à la main, alors que le second le présente lui, de face, armé également, avec en arrière-plan les pompes d'une station-service.

Dans le commentaire en dessous, ces mots : « ... Le pompiste, sa femme et une automobiliste ont été tués... Par chance, un témoin – qui souhaite garder l'anonymat – a filmé le drame, avec un téléphone portable, de la fenêtre de sa maison située de l'autre côté de la route... La police a indiqué que les deux tueurs n'ont pas encore été identifiés... »

Et en fin d'article, en petits caractères : « À la suite de la polémique née de la diffusion par notre quotidien de photographies extraites du film, avant que les autorités judiciaires en aient pris connaissance, le journal rappelle que conformément au code de déontologie de la profession, il ne divulguera pas le nom de sa source ».

« *Fuck you !* » hurle Tony, et, froissant le papier dans son poing, il le jette de rage, avant de se diriger d'un pas rapide vers le *mobile home*.

Zoé ne dit rien : elle regarde d'un œil fixe la petite fille, la tache de sang qui grandit sur sa poitrine, rougit sa robe, attire une grosse mouche en vadrouille, avec ses bourdonnements graves, entêtants, son allure vive, ses sauts brusques, toute une activité macabre, une frénésie écœurante de sucer de cadavre.

Enfin, se décidant à bouger, elle se penche sur l'article du journal.

Tony est de retour, il porte un bidon d'essence.

« Ça n'servait à rien de les tuer, dit Zoé d'une voix blanche.

— On avait dit pas d'quartier, pas d'témoins ! rétorque Tony.

— Pour les témoins, c'est raté, dit-elle en brandissant le journal.

— Et comment on aurait su, hein ? s'énerve-t-il, au moins ceux-là, ils ne jacasseront pas.

— Ça n'servait à rien, reprend Zoé... Et la petite... C'est moche... C'est dingue... »

Tony n'écoute plus : il se penche sur le cadavre du père, fouille dans ses poches, en retire un billet de dix, fait la moue ; puis il le saisit par les chevilles, le traîne vers les deux autres dépouilles ; et se livrant à une funèbre mise en scène, il place les corps en étoile, dos au sol, les pieds orientés vers l'extérieur ; il termine en coinçant le journal sous une des jambes de la mère.

« Qu'est-ce que tu fous ? dit Zoé.

— Je vais les flamber.

— Mais pourquoi ? dit-elle dans un sursaut.

— Comme ça, les flics devront attendre l'autopsie pour connaître la cause de la mort ; jusque-là, ils pourront aussi bien

croire à un suicide rituel... Ça s' pratique assez ces derniers temps, ajoute-t-il avec un cynisme glacial.

— Pourquoi on ne les mettrait pas plutôt dans la rivière ? suggère-t-elle.

— Tiens donc ? Et qui va se taper la galère ? Moi bien sûr ! J'en ai aucune envie, surtout pour me coller du sang partout. D'ailleurs, c'est idiot, on les trouverait très vite : l'eau est claire et le courant pas assez puissant pour les emporter.

— Et si... si tout simplement, on ne faisait rien ? Pour quelles raisons les keufs feraient le rapprochement avec nous : on n'est pas les seuls t... tueurs du p... pays, dit-elle en butant sur ces mots comme s'ils lui écorchaient la langue.

— Rapprochement ou pas, on les flambe, dit-il en dévissant le bouchon du bidon.

— Peut-être que personne ne passera avant plusieurs jours, alors on sera loin, dit-elle.

— Ça peut aussi arriver dans une heure.

— Le feu pourrait attirer les regards, insiste-t-elle, manifestement tenaillée par la perspective de brûler la famille.

— Dans ce trou, un feu de cette taille ? Y'a peu de risques, réplique Tony. — Et puis, qu'est-ce qui t'prend à la fin, s'emporte-t-il, on était d'accord pour tout ce qu'on serait amené à faire. J'ai dit qu'on allait les flamber et on va les flamber, parce que ça me plaît ! Maintenant, assez palabré, on ne doit plus traîner ici. »

Il asperge les cadavres d'essence, répand un filet du liquide sur l'herbe tout en reculant, puis il sort son briquet dont il heurte la pierre : jaillissant à la première étincelle, une flamme court, s'étend sur le sol à une vitesse fulgurante, et atteint les corps qui s'embrasent dans un dégagement de chaleur extrême.

« Parfait », dit Tony avec un sourire de satisfaction cruelle, et il se dirige de nouveau vers le *mobile home*.

Zoé, elle, se détourne de l'atroce vision des corps rongés par le feu, et qui dégagent une odeur épouvantable de cheveux et de chairs grillés ; et le cœur soulevé de nausée, elle vomit dans un buisson.

Prostrée à l'écart, le regard éteint, elle ne voit pas le morceau de journal enflammé qui se détache du brasier : il virevolte dans le vent qui s'est levé brutalement, hésite sur la direction à prendre, et finit par s'abattre tout près des premiers arbres. L'herbe, sèche à cet endroit, prend feu, et les flammes gagnent vivement la lisière du bois, s'attaquent aux broussailles et sautent sur les branches basses d'un chêne-liège. Quand Zoé lève enfin les yeux, l'arbre n'est plus qu'une immense torche.

« Putain ! crie Tony qui sort du *mobile home*, mais qu'est-ce que tu fous ? Tu n'pouvais pas faire gaffe ?

— C'est le vent, murmure Zoé pour elle-même.

En effet, les flammes se déchaînent dans le vent qui souffle en tempête : se balançant de droite et de gauche, s'étirant, se ramassant, se déployant de plus belle, elles taillent dans le vert, dévorent déjà l'un après l'autre les arbres, dont les branches craquent comme les os sous les crocs d'un fauve.

« Il faut se tirer, dit Tony, l'incendie ne tardera pas à alerter du monde.

— Tu vois qu'il ne fallait pas mettre le feu, dit Zoé, avec un petit rire nerveux.

— Ouais, c'est le vent, ce putain de vent d'orage, bougonne-t-il en jetant un œil noir vers le ciel ; le ciel bas, lourd, et sombre à présent, si bas qu'il semble sur le point de toucher les lignes de crête de la gorge, si lourd qu'il paraît près d'y

tomber, si sombre que l'obscurité y serait proche de la nuit s'il n'y avait le sinistre pour l'illuminer de lueurs incarnates.

— J'ai fouillé le *mobile home*, je n'ai trouvé qu'un billet de cinquante : putain de pauvres ! ajoute Tony.

— Et tes empreintes ! dit-elle tout à coup, tes empreintes sur le bidon, et dans le *mobile home* !

— Tony attrape le bidon et le jette au milieu des corps d'où monte un bouquet d'étincelles.

— Voilà, si ça peut t'satisfaire, dit-il... Pour le *mobile home*, le feu s'en chargera... De toute façon, on finira bien par savoir que c'était nous, après l'analyse des balles. »

Il saute dans le cabriolet, qui est à son tour sous la menace des flammes, et il met le moteur en route.

« Oh, tu t'affoles ! » lance-t-il à l'adresse de Zoé qui n'a pas bougé.

Elle se décide à le rejoindre, comme on marche vers sa perte, l'air accablé et résigné.

Tony allume la radio et met une station d'informations continues. Ils passent devant les corps noirs, défigurés, dont la combustion se poursuit, et ils s'engagent dans le chemin.

À la radio, une voix féminine dit sur un ton emprunt de gravité : « Plus que jamais, c'est l'affaire des jeunes tueurs de Lille qui est au centre de l'actualité. Les témoignages se multipliant, nous pouvons ce soir retracer les principales étapes de leur sanglant périple. Tout commence hier matin dans la banlieue lilloise par l'attaque d'un modeste commerçant, un vendeur de farces et attrapes, qu'ils tuent de sang-froid après lui avoir volé sa caisse. Un peu avant Troyes, ils abattent un automobiliste et s'emparent de sa voiture ; puis c'est l'horrible tuerie de la station-service au sud de Dijon, dont nous faisons déjà état dans nos bulletins de la veille. La gendarmerie a

d'ailleurs retrouvé le véhicule volé par eux à cette occasion du côté de Saint-Étienne... Depuis, plus rien, mais selon toute vraisemblance les deux criminels, dont l'identité n'a pas été communiquée à la Presse, se dirigent vers le sud du pays. Le ministre de l'Intérieur en personne a déclaré qu'un important dispositif avait été mis en place et que tous les moyens seraient utilisés pour les mettre hors d'état de nuire. Hormis le caractère gratuit de ces crimes, ce qui a mis et continue de mettre l'opinion en émoi, c'est la jeunesse des meurtriers et le fait qu'ils forment un couple. Défi à la société ? Identification à des héros de cinéma ? Actes initiatiques ? Coups de folie sous l'emprise de la drogue ? À l'heure où démarre l'enquête, nous ne pouvons qu'avancer des hypothèses. Les psychiatres interrogés parlent quant à eux d'une adolescence mal vécue, trouvant à s'exprimer dans la violence, laquelle serait quelque part aussi un appel au secours. Toujours est-il que ce n'est pas sans effroi que nous attendons le nouvel épisode de leur folie sanguinaire. »

Tony est resté impassible durant le bulletin, tout juste une ou deux fois une lueur de mépris a-t-elle brillé dans ses yeux ; et c'est avec un calme souverain qu'il dit :

« Il va falloir changer de caisse.

— Non, ça suffit... C'est foutu, dit Zoé.

— *Keep cool*, on va s'en sortir : on franchira la frontière en passant par les Alpes Maritimes. »

Soudain, l'orage éclate, terrible, violent, ébranlant l'atmosphère de coups sourds, lacérant le ciel d'éclairs aveuglants, déversant sur le monde une pluie battante.

Tony remonte la capote, allume les phares et réduit l'allure en raison du manque de visibilité.

L'eau est partout grise, noire, sale : elle se rassemble en ruisseau de chaque côté de la chaussée ; elle dresse un épais rideau devant la voiture, forme des flaques sous ses roues ; elle ruisselle du toit le long des vitres, cingle sèchement le pare-brise au moyen de grosses gouttes.

La nature a revêtu un aspect lugubre. L'intérieur du cabriolet est noyé dans la pénombre. Une lueur blafarde éclaire par instants la figure spectrale des deux jeunes.

Les minutes filent. Tony fredonne un refrain sur un mode lancinant, tandis que, tassée sur son siège, Zoé garde un mutisme opiniâtre.

« Tu m'fais la gueule, ma parole ! dit-il au bout d'un moment... C'est à cause de la petite ? Eh, tu n'vas pas en faire une histoire : c'était qu'une gosse après tout !... C'était qu'une gosse », répète-t-il d'une voix sourde.

Elle ne répond pas ; ses doigts se mettent à trembler, d'un tremblement imperceptible, mais réel et rapide ; et une envie irrépressible de saisir une arme dans le sac assaille son esprit.

[Retour au début](#)

## Mauvaises Vues

Mathieu Callère rentrait chez lui à grands pas vifs, sourd aux rumeurs, indifférent aux lumières de la ville. Une fois dans son immeuble, il oublia l'ascenseur et avala quatre à quatre les marches de l'escalier, jusqu'au cinquième étage. Là, il fit jouer sa clé dans la serrure, claqua la porte derrière lui, et jetant sa serviette au hasard, il se laissa choir sur un canapé, le front en sueur, le cerveau en ébullition.

Onze ans ! onze ans qu'elle avait disparu physiquement de son univers, et voilà qu'il la revoyait à un moment et dans un endroit totalement inattendus, elle ! Aurélie : son premier amour, son seul amour, l'amour de sa vie !

L'événement s'était produit alors que, revenant de chez un nouveau client à la nuit close, il avait pris un bus sur une ligne de banlieue qu'il ne connaissait pas. Il se tenait debout, coincé parmi une foule de passagers, quand il l'avait aperçue à l'autre bout du véhicule, elle aussi, cernée de toutes parts.

L'émotion avait été si vive, le sang lui était monté si promptement à la tête, qu'il avait ressenti un violent picotement à la racine des cheveux.

Pris d'un doute, il l'avait regardée mieux, mais ce profil régulier de Romaine, cette beauté un rien hautaine, ce bel œil souverain fixé sur les lointains : c'était bien elle.

Il aurait pu essayer de se frayer un passage jusqu'à la jeune femme, attirer son attention par des signes de la main, l'appeler par son prénom : il n'en avait rien fait, ne sachant quoi dire après tant d'années, refréné dans son envie par la présence de



toutes ces oreilles indiscrètes. Il s'était contenté de lui jeter des regards à la dérobée, craignant presque qu'elle ne tournât la tête quand il l'observait, avec l'ardent désir qu'elle le fît quand il cessait de son côté.

Elle était descendue sans qu'il ne se fût rien passé ; et pendant que le bus poursuivait sa route, il s'était demandé si, l'ayant vu, elle n'avait pas voulu signaler sa présence, où si tout simplement elle ne l'avait pas remarqué. En fin de compte, il préféra pencher pour cette dernière hypothèse.

Tout à la joie simple d'avoir revu la jeune femme, Mathieu se leva, ouvrit le buffet situé en face du canapé, puis il revint s'asseoir avec une bouteille de vodka ; et hop ! il s'envoya coup sur coup deux petits verres d'alcool au fond la gorge, avant de faire claquer sa langue de satisfaction.

Il resta affalé, heureux : cette rencontre fortuite opérait sur lui comme une rafale ravivant les braises d'un feu qu'il croyait éteint ; naissait en lui une espérance formidable, une énergie propre à changer le cours monotone de sa vie.

Brusquement il bondit sur ses pieds et fila dans sa chambre. Et, explorant de fond en comble les tiroirs d'une commode, il grommela : « Mais où est-elle ? Je suis pourtant certain de l'avoir gardée ! » Il ouvrit un placard, chercha à l'intérieur, répétant, inquiet autant qu'énervé : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! » Enfin, il tira à lui un carton à chaussures ; et tandis qu'il en fouillait le contenu répandu sur le sol, sa figure s'illumina : il se redressa une photo à la main, et retourna s'asseoir sur le canapé.

C'était une photo d'Aurélië, l'unique photo qu'il lui restait d'elle. Elle avait été prise lors d'une fête, donnée pour ses dix-huit ans. La jeune femme y était resplendissante. Elle portait une robe étroite en satin cerise qui tout en comprimant sa

poitrine la rehaussait avantageusement ; ses cheveux noirs comme jais descendaient en ondulations moirées sur ses épaules dénudées ; ses lèvres carminées s'ouvraient sur des dents d'une blancheur étincelante ; et ses yeux brillaient d'une lueur polissonne teintée d'ironie, ses grands yeux lilas, son plus doux et son plus douloureux souvenir : sa prison.

Une autre fille était sur la photo, sa sœur Laetitia, son double parfait, car elles étaient jumelles. Par chance, cette dernière chaussait des lunettes, grâce auxquelles on savait à qui on avait affaire.

Leurs parents étant divorcés, l'une vivait chez son père, quand l'autre habitait avec sa mère. La seule fois où Mathieu avait rencontré Laetitia avait été cette soirée. La ressemblance entre les deux sœurs l'avait fortement troublé, le charme naturel de Laetitia opérant sur lui comme celui d'Aurélie. Aussi avait-il été heureux de ne pas la revoir, redoutant qu'elle vînt semer – même malgré elle – la confusion dans ses sentiments.

Mathieu était perdu dans la contemplation de la photo, quand tout à coup, alors qu'il se servait un autre verre, son geste resta en suspens. « Idiot ! Sombre idiot ! » pensa-t-il à voix haute. Il se redressa, tira sur ses cheveux en grimaçant : « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Et si Aurélie avait pris ce bus pour la première et dernière fois, il est évident que je ne la reverrai plus ! »

Il regarda de nouveau la photo. En proie à une inquiétude aussi vive que brutale, il pensa encore : « Et si ce n'était pas Aurélie, mais Laetitia que j'avais vue ?... Non, Laetitia portait des lunettes ; or celle que j'ai vue n'en avait pas... Non, c'était Aurélie... C'est sûr, c'était elle ».

Il passa le reste de la soirée ainsi qu'une partie de la nuit à se reprocher son manque d'audace et son ineptie. Il vécut la

journée du lendemain dans l'angoisse et l'énervement : il renonça même à travailler, étant dans l'incapacité de se concentrer.

Il se remémorait les images de sa jeunesse, les épisodes de son flirt avec Aurélie, ses agaceries à elle, sa lassitude devant son irrésolution à lui, l'impuissance qui avait été la sienne de déclarer sa flamme. Si bien qu'à un âge où l'impatience est reine, où le corps commande à la tête plus souvent qu'à son tour, elle s'était jetée dans les bras d'un autre.

Âme en peine, il avait erré dans les endroits qu'elle fréquentait : parfois il l'y avait croisée, toujours accompagnée, parfois ils avaient échangé quelques mots, uniquement des banalités exprimées d'une voix neutre ; à une occasion, il avait cru deviner un semblant de regret dans les yeux d'Aurélie, mais son sentiment général avait été qu'il n'avait plus à espérer. Un hiver, il avait cessé de la voir : sans doute avait-elle déménagé.

Le temps passant, il avait souhaité la chasser de sa mémoire ; mais en dépit de toutes ces années, elle surgissait encore dans ses rêves sans crier gare, lui laissant pour les longues heures du jour une impression pénible de frustration et d'amertume.

Il ne s'était jamais remis de cet échec. Il vivait en solitaire, ne voyant ni parents ni amis, travaillant à domicile, et ne s'absentant que pour voir ses clients, c'est-à-dire fort peu par la grâce des outils de télécommunication. Un temps, il avait fréquenté des filles, était sorti avec quelques-unes – encore qu'il serait juste de dire qu'il passait de corps en corps –, puis il s'était lassé, ne trouvant chez aucune autre le charme subtil et mystérieux capable de le désarmer, se persuadant qu'il

n’existait pas une femme sur terre susceptible de remplacer Aurélie.

À présent, ses rares visites étaient pour une jeune prostituée occasionnelle, une brave fille un peu dérangée, qui se donnait gentiment à ses clients, et chez qui il finissait parfois la nuit, sans payer de supplément. Car elle le trouvait “différent” comme elle disait, sans qu’il ne comprît jamais ce qu’elle voulait dire par là, et sans qu’elle sût lui expliquer clairement en quoi il l’était.

Mathieu sortit en fin d’après-midi. Il avait résolu de retourner à l’arrêt où la jeune femme était descendue.

Arrivé en avance, il attendit à un coin de rue, rongé d’inquiétude, piétinant d’impatience.

Enfin, le bus déboucha, ses portes s’ouvrirent, et elle apparut – c’était donc son trajet habituel ! –, chaussée de bottines à talons noires, enveloppée comme la veille dans un manteau serré à la taille et les cheveux ramenés en arrière ; et il la trouva toujours aussi jeune et belle : plus belle encore !

Elle s’éloigna, il la suivit. Ils marchaient depuis une centaine de mètres, lorsqu’elle se mit brusquement à courir derrière un bus qui démarrait. Elle le rattrapa, cogna à la porte qui s’ouvrit, et sauta au-dedans, laissant Mathieu comme un idiot, désesparé sur le trottoir.

Il maugréa. Mais il se tranquillisa vite, car il savait dorénavant pouvoir la retrouver. Il pensa qu’elle devait être fonctionnaire ou occuper un poste subalterne pour avoir des horaires fixes. Au souvenir du dynamisme et de l’ambition d’Aurélie, il fut un peu surpris, surpris, mais non déçu : peu lui importait sa position sociale, il ne l’aimait pas pour ça. Même, il se dit qu’elle avait sans doute connu des revers, que

pour elle aussi, il y avait eu loin des rêves à la réalité, et cela la rendait plus proche de lui.

De retour dans son appartement, sa première idée fut d'aller chercher la photo. Alors, il s'inventa un tête-à-tête amoureux avec Aurélie, où ses prunelles malicieuses brillaient de désir pour lui, où sa bouche fardée de rouge s'entr'ouvrait pour lui susurrer des paroles d'amour, d'abord suaves, colorées, épicées in fine. Et tandis que son index passait sur les lèvres de la jeune femme, glissait vers le décolleté, effleurant les rondeurs de la gorge, tandis qu'il fermait les yeux dans un sentiment de bienheureuse félicité, la douceur du papier lui donnait la sensation d'effleurer une peau, celle de sa chère et tendre.

Néanmoins, ayant rouvert les yeux, il eut bientôt l'impression de se trouver avec deux Aurélie, et cela, loin de doubler son plaisir, le mit mal à l'aise. Alors, s'étant muni d'une paire de ciseaux, il coupa la photo et brûla le morceau où l'on voyait Laetitia.

Ce soir-là, il avala plus de vodka que de coutume. Avec l'alcool se diffusait en lui une gaieté nouvelle, mais aussi une exaltation qui mettait le feu à ses joues et incendiait son cerveau.

Dès qu'il fermait les paupières, le passé rejoignait le présent. Il revoyait des situations équivoques, les imaginait se renouvelant dans un futur proche. Il alla plus loin encore, se figurant des rendez-vous galants, suivis d'ébats amoureux, au long desquels ses mains fiévreuses révélaient les contrées secrètes du corps d'Aurélie, que sa bouche embrassait avidement, que son sexe comblait longuement ; et ses doigts se crispaient de désir à son insu.

Lorsqu'il s'endormit enfin, ivre de visions ardentes, les bras de Morphée étaient ceux d'Aurélie.

Au réveil, il était tout dégrisé. Son crâne résonnait de pensées désagréables, mais combien réalistes : il s'était laissé emporter par un enthousiasme d'adolescent, car quand il savait pouvoir la retrouver, elle avait sa vie maintenant, une vie construite sans lui, avec un mari peut-être, et des enfants ! En tout cas, jolie, séduisante comme elle était, un homme partageait sûrement ses nuits. Certainement il n'avait rien à espérer ; il ne devait pas espérer !

Il se rendit dans la salle de bain, se regarda dans la glace. Comme il avait changé ces dernières années ! Lui, si beau garçon à vingt ans, et dont le charme mettait les filles en émoi. Aujourd'hui, des mèches filasses couvraient son front dégarni, son teint était d'une pâleur extrême, et un réseau de fines rides fripant la peau cernaient ses yeux, ses yeux sans éclat et tristes : tristes à crier ! Vraiment, il avait une sale gueule ! À supposer qu'il la revît un jour, pourrait-il encore lui plaire ? Le reconnaîtrait-elle seulement ?

Il passa la matinée à déprimer. Puis, il se révolta contre son incurable pessimisme, sa propension détestable au défaitisme. Enfin, il ne voulut pas croire au seul hasard ; ou alors il s'agissait d'un heureux hasard, mieux, d'un signe du destin ! Et il se convainquit que la vie lui donnait une dernière chance, qu'il n'avait pas le droit de laisser filer.

Il réfléchit longuement, pesa les éléments un à un, prit la décision suivante : avant toutes choses, il lui fallait mettre le maximum d'atouts de son côté, c'est-à-dire découvrir où habitait la jeune femme, savoir si elle vivait seule ou non, trouver où elle travaillait. Le jour venu – si le contexte se révélait favorable, et dans ce cas seul, car à défaut il préférerait renoncer

plutôt que d'être torturé en vain – , il pourrait choisir le lieu où il l'aborderait ; il saurait quel discours tenir ; en clair, il aurait le choix de sa stratégie de reconquête. L'important restait à ses yeux que leur rencontre parût le fruit d'une coïncidence.

Le lendemain, il retourna à l'endroit où il l'avait perdue la veille. Le bus était en attente. Il s'assit derrière le siège du conducteur. Peu après, dans un reflet de la vitre devant lui, il vit la jeune femme monter par la porte du milieu : elle regarda de droite et de gauche, et se dirigea vers l'arrière du véhicule.

Le bus démarra. Un quart d'heure plus tard, il descendait à la suite de la jeune femme sur la place d'un bourg de banlieue. Il la suivit à distance. Elle franchit un vaste parc de stationnement, et elle s'engagea dans une allée bordée d'arbres, faiblement éclairée par des lampadaires implantés de loin en loin.

Le vent soufflait en rafales. Les feuilles quittaient leurs branches telles des volées de moineaux effrayés, traversaient les airs en tournoyant, avant que de s'abattre sur le sol. Une nouvelle bourrasque, et elles tourbillonnaient sur place, s'éparpillaient ou filaient à ras de terre par la trouée.

La jeune femme marchait d'un pas rapide. Les talons de ses escarpins claquaient sur le bitume. Mathieu – qui s'était rapproché à la faveur de la pénombre – ne quittait pas des yeux ses chevilles, dont le dessin le captivait, dont les mouvements, réguliers comme ceux de deux balanciers se croisant et se recroisant à l'infini, l'hypnotisaient. Et une griserie l'envahissait pendant qu'il buvait à coups précipités les effluves de son parfum dans le vent.

Subitement, elle se retourna, et il fut très près de crier son nom. Alors, pour que le fait ne se renouvelât pas, pour ne point être à nouveau tenté, il lui laissa reprendre un peu de champ.

Ils dépassèrent un embranchement, puis un second ; et il songea que c'était une étrange résidence, vraisemblablement construite au milieu d'un bois, aux habitations de laquelle on accédait par un ensemble de chemins tracés sur le modèle des nervures d'une feuille ; ces habitations dont on apercevait la façade éclairée dans le lointain, derrière l'enchevêtrement noir des branches.

La jeune femme prit un chemin sur la gauche, plus étroit que le premier, et plus sombre encore. Peu après, elle débouchait en face d'un immeuble à l'intérieur duquel elle disparut.

C'était un édifice carré de quatre étages, en pierres de parement blanches. La double porte d'entrée était vitrée, son ouverture commandée par un code numérique. On apercevait les rangées de boîtes aux lettres dans le hall. De l'extérieur, il était impossible d'en lire les noms ; et Mathieu jura parce qu'il ne pouvait entrer.

Il était sur le point de s'en retourner quand il entendit des bruits de pas venant du chemin. Son esprit fonctionna à toute vitesse, une idée lui vint : il fouilla dans ses poches, trouva un ticket de bus qu'il plia en deux. Une vieille dame arriva qui lui jeta un regard soupçonneux. Il sourit, dit qu'il attendait une amie. Elle tapa son code en marmonnant, et elle entra ; alors Mathieu bondit dans son dos et coinça le ticket au bas du battant resté fermé ; si bien que dans son mouvement de retour, l'autre battant vint buter sur le ticket, empêchant ainsi la fermeture complète de la porte. La vieille s'éloigna sans s'être aperçue du stratagème.



Il entra à son tour, chercha le nom de famille d'Aurélie sur les boîtes aux lettres. Il ne l'y trouva pas : elle était donc mariée !

Quelque chose se brisa en lui... Puis, il reprit espoir : après tout, elle était peut-être divorcée, c'était commun de nos jours, pourquoi pas elle ? Et il se raccrocha à cette pensée.

Par chance, il gardait toujours un carnet et un stylo sur lui. Il releva tous les noms en priant pour que personne ne le surprît ; et, il déguerpit comme un voleur.

Une fois chez lui, il demanda aux renseignements les numéros correspondant aux adresses qu'il avait notées : l'un était sur liste rouge. Il appela, restant muet quand on décrochait : il désirait juste entendre la voix d'Aurélie et avoir confirmation du nom qu'elle portait. Mais il ne la reconnut pas parmi les femmes qui répondirent. Il rappela, il y eut de nouvelles voix féminines, mais toujours pas celle d'Aurélie. Il en déduisit trois possibilités : soit un homme vivait avec elle, et c'était lui qui avait répondu, soit le numéro sur la liste rouge était le sien, soit encore sa mémoire auditive lui faisait défaut, ce qu'il avait du mal à admettre.

Le lendemain soir, il attendit le retour de la jeune femme, embusqué au milieu des arbres. Auparavant, il avait fait le tour du bâtiment en s'efforçant de mémoriser les pièces éclairées. Si elle partageait sa vie avec un homme et qu'elle rentrait avant lui, il pourrait tenter de repérer son appartement. Sinon, cela lui serait interdit ; à moins de grimper dans un arbre, grâce auquel il pourrait peut-être l'apercevoir... à moins qu'elle n'habitât au rez-de-chaussée. Toutefois, quelles que fussent les hypothèses, il lui fallait compter avec les rideaux et les volets fermés ; et avec les habitants éteignant ou allumant les pièces au gré de leurs déplacements.

La jeune femme pénétra dans l'immeuble. Il patienta deux à trois minutes : aucune autre lumière n'éclaira la façade. Toujours à l'abri du bois, il se rendit à l'arrière du bâtiment, et il vit qu'une nouvelle fenêtre était allumée. Seulement, elle était au deuxième étage. Il n'abandonna pas, chercha autour de lui un arbre où monter, et, l'ayant trouvé, il se hissa parmi les branches. Une fois à bonne hauteur, il constata avec déception que les rideaux avaient été tirés. Et impossible de ne rien distinguer à travers, pas même une ombre, ce qui était fâcheux, car, dès lors, comment observer si un homme rentrait ou non après elle ?

Il revint plus tôt le soir d'après : le logement de la jeune femme était plongé dans le noir. Soudain, la lumière se fut et elle apparut, seule. « Décidément, pensa-t-il, arrivait-elle toujours dans un domicile vide, ou bien revenait-elle la première ? » Il comptait rester pour en avoir le cœur net, mais dans la minute suivante, elle ferma les rideaux et il ne vit plus rien – enfin, il avait eu le temps de voir qu'elle habitait un studio, avec mezzanine et cuisine à l'américaine.

Alors, qu'il plût ou qu'il gelât, il revint les autres soirs : la situation était inchangée. Il vint durant les week-ends, dès la tombée du jour : la jeune femme restait chez elle. Quant à savoir si elle recevait, c'était impossible, car elle vivait rideaux fermés. Il vint tous les matins de la semaine : elle sortait seule. Il la suivit, mais quelqu'un – une femme par bonheur – venait la prendre en voiture sur le parc de stationnement. Et comme il n'était pas motorisé, son enquête de ce côté-ci s'arrêtait là. Certes, il pensa à louer un *scooter*, mais il renonça vite, jugeant secondaire cette partie de la vie de la jeune femme.

Il appela encore au téléphone : jamais il ne tomba sur Aurélie. Passant outre son intention première, il demanda à

lui parler on lui répondit qu'il faisait erreur ; ce qui le rendait des plus perplexes.

Cependant, ses craintes s'évanouirent tandis qu'il se sentait affermi dans son opinion. Il se disait : « Son numéro est celui qui se trouve sur liste rouge », ou encore : « Elle est divorcée, et elle vit seule, sans enfants. Et en supposant même qu'elle ait un amant, tout reste possible, car si elle l'aimait, elle habiterait avec lui, c'est certain ».

Cette solitude qu'il prêtait volontiers à la jeune femme, cette similitude qu'il imaginait entre son destin à elle et le sien, le rassurait, le confortait dans l'idée qu'il n'aurait qu'à paraître pour qu'elle le reconnût enfin ; pour qu'enfin elle lui prît la main.

Les rigueurs de l'hiver, l'inconfort, le ridicule de sa position, la faim, rien n'entamait sa patience, quand, adossé au tronc de son arbre, à califourchon sur une grosse branche, il restait tel un voyeur opiniâtre en face du studio de la jeune femme. Elle était invisible, mais de la sentir à quelques mètres suffisait à son bonheur : il lui semblait qu'il pouvait ressentir sa présence.

Il prenait un plaisir intense à imaginer ses faits et gestes. Se faisait-elle couler un bain ? Elle allait et venait en tenue d'Ève – et à ce moment-là, le fait qu'elle se sût à l'abri des regards rendait plus crédible encore l'irruption d'une telle vision –, puis il la voyait s'allonger dans une baignoire fumante, et les yeux mi-clos, se délasser dans une position d'abandon, les seins affleurant à la surface d'une eau bleutée. Se faisait-elle à dîner ? Elle s'activait en négligé dans sa cuisine, en fredonnant un air du temps de sa jeunesse, un air du temps où il la fréquentait. Il en allait ainsi jusqu'à ce qu'il se décidât, à grand regret, à quitter son perchoir.

Afin de retrouver une apparence acceptable, il avait pris la résolution de ne plus se coucher à des heures indues et d'avoir des horaires de repas réguliers. Or, il rentrait tard – se ruinait en taxis par ailleurs –, se couchait plus tard encore, ne s'endormant qu'à une heure avancée de la nuit, se réveillait autour de midi, reprenant du même coup ses mauvaises habitudes. Et une tension nouvelle, fille de l'attente, marquait son visage, dont les linéaments s'accusaient chaque jour un peu plus.

De même s'était-il promis de diminuer sa consommation d'alcool. Mais, ayant constaté que la boisson favorisait l'apparition lumineuse d'Aurélie sur l'écran noir de ses paupières abaissées, il se mit à boire plus souvent qu'à son tour, non pas comme un ivrogne, dont la finalité consisterait à aligner les verres pour tomber dans les abîmes de l'oubli, mais comme un esprit averti pour qui les breuvages alcoolisés offraient le moyen d'accéder à une réalité supérieure.

Une fois son dîner englouti, il s'adossait au mur de son lit, une bouteille de liqueur de framboise à portée de main. Il prenait la photo, se concentrait sur la figure d'Aurélie, afin de s'en imprégner dans les moindres détails. Puis, il éteignait la lumière et fermait les yeux.

Alors il commençait à boire ; une gorgée, une seconde ; une à deux minutes passaient, puis il recommençait ; et tandis que le nectar descendait en lui, irriguant ses entrailles, chauffant son corps, son esprit lentement s'éclairait, comme envahi par une vapeur lumineuse, d'où émergeait peu à peu, éclatant de pureté, le visage d'Aurélie.

Dès que les traits de la jeune femme devenaient flous, il buvait une nouvelle gorgée, et le processus reprenait.

Au bout d'un moment, la figure apparaissait et disparaissait dans des espèces de flashes à un rythme frénétique. Puis, ce

n'était plus le visage dans son ensemble qu'il entrevoyait, mais des parties de celui-ci, une fois le nez, une autre fois les yeux, ou les lèvres. Il continuait à boire, sans frein alors, grisé plus que de mesure, cherchant à retrouver le visage dans son entier. En vain.

Enfin, il lui semblait que la liqueur sanguine remontait par saccades de son abdomen : son cerveau s'engorgeait, et c'était un flot de visions nébuleuses et pourpres qui le ballottaient jusqu'à ce qu'il sombrât.

Il avait beau payer chaque fois ses premières apparitions du prix d'un naufrage final, chaque soir il insistait, avec une conviction d'adepte toujours plus grande.

Un mois passa. Mathieu vivait enfermé dans ses rêveries, ses désirs, ses espoirs. Il jouissait d'images sensuelles qui rendaient ses amours tarifés insipides et vulgaires, si bien qu'il cessa de voir sa petite prostituée.

Comme il délaissait son travail, les messages de ses clients mécontents s'accumulaient sur son répondeur. Il faisait le mort, rappelait plusieurs jours après, racontait des histoires, s'engageait lui-même sur des délais qu'il ne respectait pas.

Il avait cru que le temps lui permettrait de se préparer au mieux, au lieu de quoi la peur commença de le gagner, la peur du regard de la jeune femme, la peur de ses paroles, la peur de l'échec qui le rejeterait à jamais sur les rives desséchantes de la solitude. Alors qu'il avait mille fois imaginé la scène de leur rencontre, en avait réglé tous les détails, tous les dialogues, il ne sut bientôt plus rien, douta de tout, revint à des attermoissements paralysants : chaque matin, il repoussait au lendemain la décision qu'il avait prise la veille au soir dans l'excitation d'une vision torride.

Un autre mois s'écoula. Il évoluait dans un état quasi second. Aurélie flottait devant ses yeux, hantait son cerveau malade. Sa passion se cristallisait, s'exacerbait, prenait un tour torturé : il avait des élans du cœur suivis de volte-face orgueilleuses de l'esprit. Dix fois, vingt fois par jour, il rivait son regard sur la photo de la jeune femme avant de la rejeter sèchement loin de lui ; il lui écrivait des lettres enflammées qu'il froissait et jetait au sol sitôt rédigées ; il songeait soudain à se précipiter chez elle, pour quelques minutes après s'abreuver de sarcasmes.

Il souffrait surtout. Il souffrait tout le long du jour ; il souffrait la nuit, pendant ses longues heures d'insomnies ; il souffrait à son réveil, au sortir d'un sommeil agité, de rêves inachevés et de désirs inassouvis. Il souffrait à s'en arracher le cœur et à s'en extraire le cerveau du crâne ; alors il recourait à l'alcool pour apaiser son supplice, calmer son esprit fiévreux.

Un matin, dans un moment de lucidité retrouvée, il prit conscience que cela ne pouvait plus durer, et il décida que ce jour serait celui où il irait à sa rencontre.

Aux environs de midi, son principal client appela pour lui signifier qu'il attendait l'étude qu'il lui avait commandée à la première heure le lendemain, faute de quoi il mettrait fin à leur collaboration.

Il en avait bien pour dix heures de labeur. La raison lui dictait de renoncer à s'absenter, mais il se refusait à remettre à son projet : en ces instants, il se sentait le courage d'affronter son destin, alors que plus tard, qu'en serait-il de sa détermination ?

« Je vais travailler jusqu'à mon départ, et je finirai cette nuit », se dit-il. Et il s'installa à son bureau.

Cinq minutes passèrent. Il quitta la pièce, et revint s'asseoir avec la photo d'Aurélie. « Envolées les heures mortes, finie la lente agonie, encore quelques heures et je plongerai du regard dans ses yeux magiques, je lui parlerai, j'entendrai le son de sa voix, je la toucherai peut-être » pensa-t-il le cœur rempli d'allégresse.

Il se leva, fit quelques pas nerveux, puis il se rassit. « Allons, il me faut tout de même avancer », et il posa la photo à plat sur le bureau. Peu après, il la regardait de nouveau, et de nouveau, il arpenta la pièce fiévreusement.

À dix-sept heures, il n'avait rien fait. De dépit, il envoya promener son dossier, mais, l'instant d'après, il rit de son emportement. « Qu'il aille au diable » dit-il tout haut à propos de son client, aujourd'hui, je veux être heureux ».

Il vida d'un seul trait un verre de liqueur; puis un deuxième; et encore un troisième. Il enfila un pardessus, glissa une flasque de vodka dans une des poches intérieures. Et il sortit.

Le crépuscule étendait sur le jour son manteau d'ombres. Le ciel crachait une pluie fine et serrée. Le froid était pinçant. Comme il allait chercher le bus, Mathieu eut la sensation de marcher avec un linge humide et glacial sur le visage.

Durant tout le trajet, il oscilla entre crainte et espoir, la crainte que le mauvais temps n'écourtât la rencontre, l'espoir – un espoir fou en regard des années écoulées – qu'Aurélie l'inviterait chez elle.

Arrivé avec de l'avance sur la place du bourg, il avisa un café où se protéger en attendant la jeune femme. À son entrée,

les quelques clients, des habitués pour la plupart, ne lui accordèrent pas un regard ; le patron non plus du reste.

Il commanda un cognac au comptoir. Tout en buvant, il se repassa pour la énième fois le déroulement des événements à venir tel qu'il le concevait : Aurélie descendrait du bus, il serait sur le trottoir d'en face ; elle traverserait la route en direction du parc de stationnement ; et comme par le fait du hasard, elle tomberait sur lui ; alors il feindrait la surprise, raconterait que son travail l'avait amené à voir un client dans le coin, et la conversation se poursuivrait normalement. Oui, normalement.

Il demanda un autre cognac ; regarda sur sa gauche l'homme accoudé au zinc devant un ballon de rouge : son aspect négligé, sa silhouette accablée, sa figure parcheminée marquée par les tourments intérieurs, sa barbe blanche de trois jours, son air las et funèbre, tout disait pour Mathieu le laisser-aller, une vie ratée, sans amour, sans chaleur humaine, une vie semblable à une misérable chandelle achevant de se consumer dans la nuit au désert.

Un sentiment trouble l'envahit, fait de compassion et de répulsion.

Soudain, l'homme posa sur lui ses yeux – des yeux graves, noyés de désillusions, quoique doucement sardoniques en même temps –, ses yeux qui le parcoururent de pied en cap, et qui trouvant les siens, semblèrent lui dire : « Tu es mon frère... Mon frère en solitude, en désespoir... Je le devine ».

Touché à l'âme, Mathieu détourna les yeux : le regard de l'homme était entré en lui comme un poignard, il en ressentait intensément la douloureuse piqûre.

Il s'aperçut dans le miroir du bar, se trouva gris, les traits creusés, comme un vieux, comme le vieux, déjà.



« Voyons, je suis un idiot », se dit-il après quelques secondes, se rebellant contre son accès de faiblesse, « Je suis encore jeune... Je ne finirai pas sans femme, moi ! D'ailleurs, il en existe une qui m'attend ! »

« J'ai trop bu », se dit-il encore, et il repoussa son verre.

Il regarda sa montre : encore cinq minutes à attendre le bus. Il devait songer à sortir. À peine s'était-il fait cette réflexion, que ledit bus passait devant le café. Il appela le patron pour régler ; et, comme celui-ci tardait à s'exécuter, il laissa un gros billet sur le zinc et se précipita dehors. Le bus redémarrait. Pas d'Aurélie en vue. Soudain, il vit une ombre dans le parc de stationnement : c'était elle ! Que faire ? Revenir une autre fois ? Courir derrière elle ? Il avait une meilleure idée.

Il franchit le parc de stationnement en courant et pénétra dans le bois sur la droite de l'allée centrale. Quasi à l'aveugle, il se faufila entre les arbres, heurtant deçà delà leurs ramures, desquelles tombaient des larmes d'eau glacée qui arrosaient son visage et mouillaient sa nuque. À un moment, alerté au dernier instant par une ombre menaçante, il fit un écart et glissa, s'affalant sur le sol boueux. En se relevant, son regard accrocha, sur une branche haute, la silhouette d'un oiseau de nuit qui se détachait sur le ciel gris. Et il eut la sensation fugace que l'oiseau le guettait, comme s'il était présent à un rendez-vous. Le spectre du vieil homme surgit en un éclair, et il tressaillit sous le coup d'un sombre pressentiment. Il repartit néanmoins. Essoufflé, trempé, crotté, il déboucha sur un des chemins secondaires à partir duquel il rejoignit l'allée centrale.

La jeune femme apparaissait au loin, à hauteur d'un lampadaire, dans un halo de lueur blême que traversait une brume neigeuse.

Vite, il s'efforça de remettre de l'ordre dans ses cheveux, il atténua tant bien que mal les traces de boue sur son pardessus ; il porta la flasque de vodka à ses lèvres, avala une rapide gorgée ; puis, il prit une allure normale, en essayant de calmer sa respiration.

À mesure qu'il se rapprochait de la jeune femme, l'émotion lui nouait la gorge et asséchait sa bouche, et il priaït pour que sa voix ne le trahît pas à l'instant fatidique.

Bientôt, il ne fut plus qu'à quelques mètres : il chercha son regard... Mais, dans la clarté blafarde d'un lampadaire, elle le croisa comme on croise un inconnu... Et il passa silencieux.

Il s'était attendu à voir s'allumer une lueur d'étonnement dans ses yeux, mais non ! à la place, il avait eu droit à un coup d'œil indifférent, avec une pointe d'agacement, un agacement comme en ont les femmes pour les hommes au regard trop appuyé à leur goût. Mais le plus incroyable avait été l'absence manifeste d'hypocrisie dans son attitude.

Surpris pour le compte, ébranlé, sa détermination s'était évanouie d'un coup, et ses lèvres étaient restées scellées.

Pis, une fois qu'elle l'eut croisé, elle avait poursuivi son chemin d'un pas égal, signe qu'aucune réminiscence n'avait jailli de sa mémoire, que pas une hésitation ne l'avait effleurée !

Il continua encore quelques mètres d'une façon mécanique, puis il s'arrêta en faisant ce terrible constat : « Elle ne m'a pas reconnu ! » puis, interdit : « Les années ont passé, je devais être à mille lieues de ses pensées, mais tout de même ! » Et refusant l'idée d'un pareil épilogue, il courut afin de la rejoindre.

Au bruit de sa course, la jeune femme se retourna, l'air inquiet.

« C'est moi, Mathieu ! » lança-t-il.

Elle ne réagit pas.

« Mathieu ! Mathieu Callère !... Tu ne te souviens pas ?

— Non, dit-elle, je suis désolée, mais je ne connais personne de ce nom. » Et son regard, où l'aversion se mêlait au dédain, signifiait davantage qu'un individu tel que lui, avec sa tenue salie, ses cheveux en bataille, ses yeux brûlants dans son visage d'égaré ne pouvait être de ses connaissances.

« Tu ne peux pas m'avoir oublié, quand même ! dit-il, blessé au plus profond de son être.

— Je vous dis que je ne vous connais pas ! » dit-elle d'une voix peu amène, en appuyant sur les « vous » de façon à bien marquer, par opposition à l'emploi du tutoiement familier de Mathieu, la nécessité du vousoiement entre deux personnes étrangères l'une à l'autre. Et elle tourna promptement les talons.

« Ce n'est pas possible, je ne peux pas le croire », pensa-t-il, abasourdi. « Elle joue la comédie, me fait le coup du mépris ». Et une colère outragée l'envahissait, encouragée par les vapeurs d'alcool.

En quelques foulées, il fut sur elle, et, la saisissant par l'épaule, il la fit se retourner de force.

« Tu ne vas pas te moquer de moi... Pas cette fois... Pas encore, dit-il en la secouant violemment.

— Vous êtes fou ! Lâchez-moi, vous me faites mal ! lança-t-elle apeurée, lâchez-moi ou j'appelle !

— Ah non ! tu ne vas pas appeler... Tu ne vas pas appeler ! » dit-il, rageur.

Alors, il perdit la tête : toutes ses frustrations, toutes ses attentes brutalement déçues explosèrent en un accès de fureur

meurtrière, et ses mains se refermèrent sur le cou de la jeune femme.

Elle se débattit, le griffa au visage, lui envoya des coups de pied : il ne sentait rien, serrait convulsivement de plus en plus fort.

Or, tandis qu'elle était sur le point de défaillir, la raison lui revint, précédée par une pensée aiguë : « Tout de même, elle a une drôle de voix : il me semble qu'elle est changée, moins haute ! ». En même temps, il crut entendre une intonation sardonique dans le râle étouffé qui sortait de cette gorge, il crut voir un éclair de jubilation dans ce regard affolé, l'ombre d'un sourire sur cette face grimaçant de douleur.

Il desserra son étreinte avant de la repousser avec force, comme si elle avait été le diable incarné ; et elle tomba brutalement à la renverse.

Assise sur son séant, elle porta une main à son cou, toussa, et, sans même songer à s'enfuir, hébétée, elle dit d'une voix douloureuse : « J'ai perdu une lentille. »

Un doute, atroce, fit irruption dans l'esprit de Mathieu.

« Quoi ? souffla-t-il pétrifié.

— J'ai perdu une lentille, répéta-t-elle.

— Aurélie ? demanda-t-il.

— Non ? Je suis Laetitia », dit la jeune femme sans comprendre.

Alors, horrifié, il la dévisagea un instant, et il fit demi-tour, se sauva, disparut dans la nuit.

[Retour au début](#)

## Comme au cinéma

Un jeune garçon venait d'entrer chez le fleuriste Floréal, un bouquet de roses rouges dans son poing. Après un bref regard, il se dirigea droit la vendeuse, une jolie fille brune, à qui il dit en présentant les fleurs :

« C'est pour vous.

— Pour moi ? dit-elle avec surprise, considérant l'âge de son vis-à-vis.

— C'est de la part du monsieur, là-bas dans la voiture », précisa le garçon, en indiquant du doigt un coupé sport aux vitres opaques qui stationnait de l'autre côté de la rue.

La jeune femme vit la carte au centre du bouquet, avec cette phrase écrite à l'encre noire : « Faites selon votre désir... comme j'ai fait selon le mien », signé M., suivie d'un numéro de téléphone, qu'elle identifia comme étant de la banlieue, et d'une heure d'appel, vingt-deux heures trente.

Elle comprit en voyant l'emballage que les roses étaient du magasin, elle se rappela les avoir vendues cinq minutes plus tôt, et elle revit l'acheteur : un homme de trente ans au plus, grand, les cheveux mi-longs, une moustache et un bouc taillés ras, et habillé à la dernière mode en décontracté.

La jeune femme avait déjà eu droit à des avances sur son lieu de travail, mais c'était la première fois qu'un client lui offrait des fleurs qu'il venait d'acheter. Elle trouva le geste amusant et le mot original ; elle avait été séduite par le style et le physique de leur auteur ; et contrairement à son habitude, elle se demanda si elle allait ou non donner suite à cette invite.

Le soir, une fois dans son studio, son premier mouvement fut de placer les roses en évidence sur la bibliothèque, en face de son canapé-lit.

Le téléphone sonna : c'était Richard, un garçon rencontré quatre mois auparavant. Une à deux fois par semaine, ils se fréquentaient en amis, ou en amants selon leurs désirs du moment.

Il souhaitait la voir, elle non – encore moins coucher avec lui. Elle déclina la proposition.

Elle se prépara une assiette de crudités. Elle s'installa sur des coussins, devant la télévision, et ouvrit un magazine sur les pages duquel s'étaient des célébrités du monde du spectacle, des médias et de la politique, bref du *show-biz* ; et tout en grignotant, elle notait les défauts physiques des femmes, critiquait leurs choix vestimentaires – se délectait de leurs déboires amoureux – s'imaginant rayonnante et jalosée au bras des hommes riches et beaux à leur côté.

En même temps, elle était nerveuse, excitée, et ses yeux se posaient souvent sur les roses rouges, ainsi que sur l'horloge de sa télévision. Et plus l'heure du rendez-vous téléphonique se rapprochait, moins elle était à sa lecture.

Elle revoyait la belle et coûteuse voiture, mettait en parallèle l'âge de son séducteur, et s'amusait à penser : « C'est peut-être un proxénète en quête de chair fraîche ? Un truand qui veut tirer un coup... entre deux coups ? », et cette pensée l'excita un instant. « Non, plus sérieusement, c'est un gosse de riche qui profite de son temps libre pour draguer », continua-t-elle, « Ou alors, un de ces jeunes commerciaux aux dents longues, qui se croient irrésistibles. Et pourquoi pas quelqu'un du spectacle ? Il en aurait l'allure », et cette idée la

séduisait davantage que les précédentes. « Bah, après tout, je verrai bien » finit-elle par se dire.

À vingt-deux heures trente, l'envie d'appeler l'avait emporté sur ses dernières hésitations. Elle prit le téléphone, composa le numéro. Après trois sonneries, personne n'avait encore répondu ; elle s'étonna de ne pas entendre la mise en marche d'un répondeur. Elle insista, enfin, on décrocha : c'était lui.

Ils engagèrent la conversation, sans aucune gêne, avec le naturel de deux amis proches. Ils se dirent leurs prénoms respectifs, Julie et Michaël. Elle dit ses vingt et un printemps ; il annonça en avoir neuf de plus. Ils décidèrent de se tutoyer, comme il est d'usage entre jeunes. Elle demanda pourquoi son geste, pourquoi elle ; il répondit avoir été si fortement frappé par son charme, alors qu'il passait par hasard devant le magasin, qu'il n'avait pu résister à l'envie de la connaître. Elle demanda si cela lui arrivait souvent ; il dit que non, que justement c'était exceptionnel. Elle fut flattée ; il lui assura que c'était sincère. Il voulut savoir si elle avait un homme dans sa vie ; elle répondit non, sans l'ombre d'une hésitation. Elle lui fit part de sa passion pour le cinéma ; et quand – après un silence qui ressemblait à un temps de réflexion –, il révéla qu'il était assistant-réalisateur, elle émit une exclamation enthousiaste, expliqua qu'elle suivait des cours de comédie et participait à des castings, précisant que sa place de fleuriste représentait du temporaire en attendant de réussir dans ce milieu, parce qu'elle était certaine de réussir, pourvu que le destin lui accorde un petit coup de pouce. Il trouva cela vraiment formidable et intéressant, la félicitant pour son choix et son ambition. Lorsqu'il proposa une rencontre, elle dit oui, avec une joie non contenue dans la voix.

Une fois le combiné raccroché, Julie fila dans la salle de bains, le visage éclairé par un sourire d'intense satisfaction. Elle ôta ses vêtements et se contempla dans la glace.

La nature s'était montrée généreuse qui l'avait dotée de bien des atouts : une figure ronde avec de grands yeux bruns, un petit nez, des lèvres pulpeuses ; une silhouette harmonieuse avec des seins menus, mais d'une belle tenue, un ventre plat, et des fesses bombées sur des jambes déliées de sportive. Avec ça, elle révélait un épiderme doré, résultat de quinze jours passés sous le soleil andalou ; tandis que ses cheveux noirs et coupés court lui donnaient un air juvénile des plus piquants.

Ce précieux capital, Julie l'entourait des plus grands soins, et elle comptait bien qu'il servirait un jour ses projets : pour cela, elle pratiquait assidûment l'aérobic et la danse moderne dans une salle de gymnastique à deux pas de chez elle ; puis elle mangeait « bio », buvait beaucoup, uniquement de l'eau de source, et faisait ses neuf heures de sommeil, toutes choses bénéfiques pour la qualité de son teint, celle de sa peau, la fermeté de sa chair.

Elle se dit à propos de Michaël : « Je n'arrive pas à réaliser : il est mignon, il est sympa, et, en plus, il bosse dans le cinéma ! Quelle coïncidence extraordinaire ! » Au-delà d'une simple aventure, elle pensa : « Quelle chance ! C'est peut-être ma chance ! Il a beau être jeune, il connaît sans doute du monde, il pourrait représenter la clé de ma carrière, ma porte d'entrée dans le cinéma : il faut à tout prix que je l'accroche ».

Puis elle se dit : « Ouais, du calme, ce n'est que le début, il désire peut-être sortir avec une fille, pour le *fun*, sans plus... Ou il a dit ce truc pour me séduire, parce qu'il sait que ça en fait fantasmer plus d'une ».



Mais elle n'aimait pas cette éventualité, préférant croire les dires de Michaël, et à son rêve.

« De toutes les façons, reprit-elle, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Rien ! En tout cas, pas ma vertu ! Même, si j'étais amenée à coucher, ce ne serait pas un sacrifice puisqu'il me plaît ! »

Elle se doucha, puis elle passa un tee-shirt, et s'adressa un clin d'œil complice avant quitter la salle de bain.

Julie retrouva Michaël le lendemain soir, dans un café animé du Quartier Latin.

D'abord, ils parlèrent de tout et de rien, de leurs envies et de leurs goûts respectifs ; il se montra loquace et plein d'humour, elle fut séduite et rit de bon cœur.

Arriva un moment où la conversation s'arrêta sur le cinéma. Julie sut réfréner sa curiosité, calmer son impatience, éviter les questions trop personnelles, se bornant à interroger Michaël sur ses préférences en matière de réalisateurs, d'acteurs ou de style de film, escomptant néanmoins qu'il en viendrait de lui-même à évoquer son travail, et ses relations présumées, espérées. Mais il se contenta de répondre, sans désir manifeste d'aller au-delà.

Ils décidèrent de se revoir, avec un plaisir égal et spontané, à ce qu'il semblât.

Avant de se lever, il dit :

« Il vaut mieux que ce soit moi qui t'appelle : il est possible que tu ne puisses pas me joindre, je travaille dans la journée, et le soir, je suis en repérage pour des extérieurs nuit.

— Apparemment, tu n'as pas de répondeur ? émit Julie.

— Non...

— C'est pourtant pratique ; moi, je trouve que c'est indispensable.

Pas de réponse. Elle donna son numéro, et ils se séparèrent.

Elle était déçue qu'il n'ait pas parlé de ce qu'il faisait, mais elle y trouvait un aspect positif : « Au moins, pensa-t-elle, il n'en tire pas avantage pour me mettre dans son lit : je ne suis donc pas qu'une fille en passant... D'ailleurs, il ne m'a pas proposé de finir la soirée chez lui ! C'est une indication, non ? Oui, c'est aussi bien comme ça, il ne faut pas qu'il puisse s'imaginer que je suis intéressée : je vais le laisser venir tout seul. »

En même temps, elle avait surpris les regards de Michaël sur ses seins moulés par son tee-shirt étroit ; elle avait vu ses yeux errer sur ses jambes bronzées, jusqu'à mi-cuisse, là où s'arrêtait son bermuda. Elle en avait souri intérieurement, réjouie de l'effet qu'elle produisait – il était bien comme tous les hommes –, et c'était pour elle le signe évident qu'il appréciait ses appâts.

Deux jours plus tard, Michaël appela Julie pour l'inviter à dîner dans une auberge des Yvelines. Il vint l'enlever dans sa voiture aux vitres foncées, à un carrefour, à quelque distance du magasin de fleurs.

Seuls deux ou trois mots furent échangés pendant le trajet, Michaël ayant mis d'autorité le requiem de Mozart, en montant haut le volume, à la surprise de Julie qui n'osa aucun commentaire, malgré son peu de goût pour cette musique.

L'auberge était très chic, la clientèle bourgeoise. Prévenue par Michaël, Julie avait revêtu une jolie petite robe qui mettait en valeur sa silhouette tout en restant décente. Elle était un peu intimidée, car c'était la première fois qu'elle dînait dans un tel lieu, mais elle était flattée que Michaël ait eu cette attention.

Au milieu du repas, il parla de son travail.

« Je ne crois pas te l'avoir dit : je participe actuellement à la réalisation de téléfilms, mais j'ai un projet personnel concernant le cinéma.

— Ah oui ! lança Julie, et de quoi s'agit-il ?

— D'un drame, dont l'action se situe dans le milieu hospitalier. Je connais le sujet, mon père était chirurgien, et j'ai moi-même suivi des études de médecine avant de bifurquer. Mais la particularité de ce film, comme l'originalité de mon approche cinématographique tient au fait que je souhaite tourner les scènes d'amour dans toute leur vérité.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je filmerai l'acte sexuel comme il se déroule dans la vie.

— Tu peux être plus précis ? demanda Julie en fronçant les sourcils.

— Il y aura pénétrations... sans doublures. »

Julie était saisie, son esprit s'emballait : « Ce n'est pas vrai : il fait du porno ! Il me drague parce qu'il doit chercher une petite nouvelle, et il y met les formes pour ne pas me brusquer ! »

« Je crois deviner tes pensées, dit-il, mais il n'est pas question d'un film pornographique ni érotique. Non, je te l'ai dit, c'est un drame avec une véritable histoire et des personnages consistants. Les scènes de sexe ne constituent pas le nœud de l'intrigue, elles s'intègrent dans le cours de celle-ci, la grande différence avec ce qu'on voit aujourd'hui, c'est qu'elles sont réelles. Jusqu'à présent aucun réalisateur dit "classique" n'a eu l'audace, sauf à user d'artifices, de franchir le pas, de crainte d'être censuré ou de ne pas trouver de producteur. Quant aux acteurs, en particulier ceux qui sont reconnus par le public et la profession, ils redoutent de mettre leur carrière

en danger. Moi, je veux sortir de ce conformisme intellectuel, je veux briser ce carcan moral.

— Mais... où est l'intérêt ?

— L'intérêt, c'est d'être le plus proche possible de la réalité, c'est de faire que le cinéma rejoigne la "vie réelle" : les personnages ont trop souvent l'air asexués, ainsi, ils gagneront en crédibilité et en authenticité ; et réciproquement, les acteurs donneront totalement corps à leurs personnages.

— N'est-ce pas trop exiger d'eux ?

— Je ne crois pas. À mon sens, l'actrice capable de puiser au fond d'elle-même pour exprimer par la parole toute la gamme des sentiments, des plus joyeux au plus douloureux, en passant par les sentiments amoureux, ne devrait pas être inhibée ou effarouchée à la perspective d'y associer le langage du corps. Je dirais même que prétendre être une actrice complète, digne de ce nom, implique de pouvoir répondre à ce que je considère comme une nécessité dans l'optique d'un cinéma global. De toute façon, c'est toujours plus facile que de demander à une actrice porno de jouer la comédie ou tout simplement de dire un texte.

— Hum... si je te suis dans cette logique d'authenticité, tu pourrais aussi filmer de véritables scènes de meurtre !

— Pourquoi pas ?... Non, je plaisante, continua-t-il devant l'air effaré de Julie, j'ai dit le plus proche possible de la réalité, ça exclut le meurtre, bien sûr...

— Ne désires-tu pas avant tout provoquer ?

— Mais non ! Et d'ailleurs, dans ce cas, n'y a-t-il pas autant sinon davantage d'impudeur et de provocation dans le choix de certains sujets, l'étalage de certains sentiments ! répliqua-t-il avec une force frisant l'agressivité. »

Il y eut un court silence, et il reprit d'une voix maîtrisée :

« Malgré les difficultés inhérentes à cette entreprise, j'ai déjà bouclé une partie de mon financement. Je cherche encore l'actrice du premier rôle, celui d'une jeune infirmière, dit-il en plantant son regard dans les yeux de Julie. — Le risque d'échouer existe, continua-t-il, mais, notre principal atout, à moi comme aux acteurs que j'ai choisis, c'est d'être des inconnus, ou quasiment, et si ça marche, alors c'est le *jackpot*, la voie royale du succès. Je pense que les conditions sont favorables, les esprits disposés à accepter cette nouveauté. Le sexe est de moins en moins un tabou. En le présentant comme quelque chose de naturel, qui fait partie de la "vie réelle", comme le fait de manger ou de dormir, on peut très bien, à condition de ne pas tomber dans la vulgarité, envisager d'intégrer la catégorie des films "tous publics", ou du moins visibles par les adolescents : un argument de poids auprès des investisseurs.

— Le scénario est écrit ? demanda Julie.

— Bien sûr !... Tu es intéressée ? dit-il de façon ambiguë, avec un sourire carnassier.

— Qui sait ? » répondit-elle dans un même élan équivoque, mais déstabilisée au fond par la teneur et la soudaineté des révélations de Michaël, troublée par ses explications.

Après quoi, il ne fut plus question de cinéma jusqu'à la fin du repas.

Le retour fut identique à l'aller, la musique en moins. Michaël semblait s'accommoder du silence de Julie, laquelle, après la proposition à peine voilée qu'il lui avait faite, s'interrogeait sur ses intentions. Que voulait-il vraiment d'elle ? La désirait-il comme femme ? L'avait-il choisie dans un but professionnel, et, si oui, s'appliquait-il à la séduire pour l'amener à participer à son long-métrage ?

Dans l'hypothèse rêvée d'une carrière dans le cinéma, Julie avait d'avance accepté le principe de se montrer nue devant la caméra, sachant que pour une jeune actrice, mignonne et bien faite de surcroît, c'était chose commune, mais elle n'avait jamais envisagé de devoir tourner des scènes de sexe réelles, scènes qui relevaient alors du film pornographique, car ses ambitions élevées ne s'accordaient guère avec l'idée d'en passer par ce genre cinématographique déprécié. En espèce, ce n'était pas tant une question d'éthique ni de gêne, encore qu'il y ait tout de même une marge entre simuler l'acte sexuel et le commettre, qu'une question d'intérêt.

Néanmoins, dans la mesure où, comme l'avancait Michaël, son film avait une autre finalité que le sexe pour le sexe, peut-être serait-il judicieux de reconsidérer ce point de vue ; et si cela devait aider au lancement de sa carrière, elle pourrait bien se plier à ses exigences, à cette nouvelle conception artistique, à cette vision d'un cinéma intégral ; et puis, comme le soutenait Michaël, une véritable actrice devait pouvoir y satisfaire sans difficulté. Et d'ailleurs, ce ne serait que son corps, elle ne ferait que jouer, son intégrité morale restant hors de cause. Et après tout, ce pourrait même être excitant !

Enfin, d'abord voir le scénario, juger sur pièce de la qualité du sujet, du sérieux du projet.

Ils se séparèrent sur un baiser troublant, Michaël posant le coin de sa bouche à la commissure des lèvres de Julie.

Avant de fermer la portière, elle demanda :

« Au fait, je ne connais pas ton nom.

— Thiaupe, Michaël Thiaupe.

— Tu apportes ton scénario la prochaine fois ?

— Promis ! » répondit-il.

Et il démarra avec un sourire sarcastique, qu'elle ne vit pas.

Trois jours après, Julie était sans nouvelles. Impatiente, quelque peu inquiète, elle décida d'appeler, bien que Michaël l'eût averti de sa possible absence. Vingt-deux heures trente : personne. Vingt-trois heures : ligne occupée ! Il était donc rentré, il était chez lui ! Un quart d'heure plus tard, autre appel : ligne libérée, mais pas de réponse. Nouvelle tentative à la demie : rien. Il avait dû ressortir, et elle l'avait manqué !

Elle recommença le jour suivant, aux mêmes heures : sans résultat. Elle voulut savoir si le numéro en sa possession correspondait à l'adresse qu'il lui avait donnée en Seine-et-Marne : la voix féminine des renseignements indiqua avec un accent étrange qu'il figurait sur liste des noms protégés. Énervée, de plus en plus inquiète, elle téléphona de nouveau, bien après minuit : toujours pas de réponse. Était-il là ? Dormait-il ? Refusait-il de décrocher à cette heure indue ? Comment savoir ? Et Julie se coucha dépitée et en proie à tous les doutes.

Michaël se manifesta la veille du week-end, pour proposer un dîner à Julie qui, son inquiétude d'un coup envolée, accepta avec enthousiasme.

Le lendemain, il vint la chercher au même endroit que la première fois, dans sa grande voiture au vitrage fumé.

Dès qu'elle fut installée, Julie demanda :

« Tu es venu avec ton scénario ?

— Ah ! non, je l'ai oublié. Mais je vois que tu y penses ! dit-il avec un sourire en coin. Tu as réfléchi ? Ça t'intéresse alors ?

— Peut-être... Oui... Enfin, j'aimerais lire le scénario avant d'en discuter, dit-elle avec une voix où perçait la déception.

— Écoute, tu viens à la maison la semaine prochaine, samedi, et je te le montre... On fait comme ça, d'accord ?

— D'accord. »

Michaël avait choisi cette fois-là un bel hôtel-restaurant du Val-d'Oise. Il fut un compagnon des plus agréables. Ses mots d'esprit, son discours volontiers enjôleur, ses regards ensorceleurs eurent vite fait d'effacer la déception initiale de Julie, qui acheva de tomber sous le charme.

Le dîner terminé, elle s'attendait à ce qu'il lui proposât de passer la nuit à l'auberge, elle espérait cette demande ; aussi fut-elle étonnée, et désappointée, quand il lui dit qu'il allait la raccompagner.

Sur la route du retour, Michaël fut, sans motif apparent, aussi silencieux qu'il avait été expansif au cours du repas. La perplexité de Julie grandit encore, lorsqu'il la laissa sur un rapide et chaste baiser sur la joue.

Michaël téléphona une seule fois, en milieu de semaine, pour confirmer son invitation. À cette occasion, Julie se plaignit de ne pouvoir le joindre, et de la rareté de ses appels. Il dit regretter lui-même cette situation, mais il l'expliqua en alléguant de nouveau ses obligations professionnelles.

Le samedi arriva. Julie prit son temps pour se préparer. Elle passa dans un bain moussant. Elle s'épila avec un soin délicat, adoucit sa peau avec de la crème, peignit ses ongles en rouge. Elle mit du fard à ses yeux, mais laissa ses lèvres au naturel. Elle se parfuma dans le cou, dans le creux de la gorge et à l'intérieur des poignets. Elle lissa ses cheveux avec du gel, dessinant un accroche-cœur sur son front.

Puis, elle s'habilla : pour tout sous-vêtement, une culotte en dentelle transparente ; un chemisier satiné que tendait la pointe de ses seins ; et une jupe courte pour exhiber ses belles jambes brunes.



Elle se sentait irrésistible, et elle se réjouissait à la perspective du désir passionné, violent voulait-elle, qu'elle ne manquerait pas d'éveiller chez Michaël. Elle frémissait en songeant aux caresses qu'il lui prodiguerait alors. Et, si ses atouts physiques, mis en valeur par sa tenue suggestive, ne devaient pas suffire à le rendre entreprenant, elle était décidée à prendre les devants : ce serait ce soir ou jamais.

Au début, Julie avait apprécié que Michaël ne se jette pas sur elle, à présent, elle s'irritait de sa retenue, de son comportement énigmatique ; elle ne comprenait pas son attitude en comparaison de son audace initiale et de l'intérêt apparent qu'il lui portait ; elle se posait des questions sur ses motivations ; elle allait jusqu'à envisager une impuissance physique ou psychologique.

L'attente qui était la sienne au plan sentimental et charnel se doublait d'une espérance en matière professionnelle, et dans l'éventualité où la première serait déçue, l'essentiel était que la seconde pût être satisfaite.

Julie jeta un châle sur ses épaules, et elle sortit. Michaël l'attendait au coin de la rue, et une étrange lueur passa dans ses yeux quand elle se glissa dans la voiture, les cuisses largement découvertes.

Comme Michaël prenait la direction du sud de Paris, Julie demanda :

« On ne va pas chez toi ? Je croyais que tu habitais la Seine-et-Marne ?

- Je t'emmène dans la maison de mes parents.
- Tu as le scénario avec toi ? s'inquiéta Julie.
- Il est là-bas.
- Tes parents seront là ?
- Ils sont morts.

— Ah... je suis désolée, mais...

— Ce n'est rien, coupa-t-il, j'ai oublié de te le dire », et il mit le requiem de Mozart.

Une demi-heure après, tandis que Julie avait attendu en vain des compliments, des mots gentils de Michaël sur sa toilette, ou sur elle-même, et alors que le soleil d'un rouge ardent était au couchant, ils atteignirent une petite vallée ouverte, sur les pentes de laquelle s'étalaient de belles propriétés.

Ils franchirent un portail, remontèrent une allée jusqu'à une maison plantée sur la crête, et Michaël rangea la voiture dans un garage, dont il referma la porte avec une télécommande.

Bientôt, ils se retrouvèrent dans un salon richement meublé, qui s'ouvrait sur l'arrière d'un grand jardin grâce à de vastes baies vitrées.

« C'est super ! lança Julie, on peut aller sur la terrasse ? »

À peine Michaël eut-il acquiescé, comme à regret, qu'elle fit coulisser une porte-fenêtre et se glissa dehors.

De chaque côté, tels des alignements de menhirs, de grands thuyas serrés les uns contre les autres dressaient un rempart infranchissable contre les regards indiscrets. Le fond du jardin donnait sur un pré sans clôture qui montait en douceur en direction de l'Ouest. En dernier plan s'étendait un bois dont la masse sombre, dans le jour déclinant, se détachait sur le ciel ensanglanté.

Outre la différence marquée entre les herbes folles du champ et la pelouse entretenue du jardin, la ligne de séparation entre les deux terrains était matérialisée par une rangée incomplète de huit jeunes bouleaux aux feuillages clairsemés. À la droite du dernier arbre, un tas de terre dominait un grand trou, de forme rectangulaire, le long duquel était couché un autre bouleau, avec son pied en terre.

« Tu plantes en toute saison ? demanda Julie d'une voix teintée d'ironie.

— Oui. À la mort de mes parents, il y a huit mois, je me suis pris d'un intérêt soutenu pour le jardinage, dit Michaël, sans ciller. C'est mon envie du moment qui commande.

— Il est bizarre ton trou... T'es sûr qu'il n'est pas trop grand ? continua-t-elle sur le même ton, en observant la disproportion entre ledit trou et la taille de l'arbre à qui il semblait destiné.

— Non, c'est bien comme ça. Je commence à avoir l'expérience », répondit-il, avec le plus grand sérieux.

Elle le regarda mi-interloqué mi-amusé, avant d'ajouter : « C'est dommage de fermer l'horizon, non ?

— Peut-être, mais je veux être tranquille.

— Pourquoi ne pas le faire en une fois ?

— Je ne suis pas pressé », se contenta de répondre Michaël, non sans contradiction avec son précédent propos.

À ce moment-là, comme tombé du néant, un corbeau atterrit sur le tas de terre. Il sauta à bas du monticule, et entreprit de faire le tour de l'excavation ; et tantôt il avançait en se balançant d'une patte raide sur l'autre, de cette démarche saccadée, à la fois cocasse et sinistre, commune à son espèce, tantôt il tendait le cou au-dessus du vide, penchait la tête de côté, sondant le trou de son œil noir.

« Je ne suis pas la seule à être intriguée », dit Julie avec un petit rire.

Son intervention coïncida avec l'arrêt du manège de l'oiseau, qui s'envola d'un coup en jetant son affreux cri.

« Allez, on rentre », dit Michaël, j'ai faim.

Et ils retournèrent dans le salon.

« Moi aussi, j'ai très faim ! » lança Julie avec une mine gourmande.

Et elle se serra contre Michaël, le bousculant jusqu'à s'abattre avec lui sur un canapé. Elle s'activa, baisant de ses lèvres charnues la bouche de Michaël, pressant ses seins sur sa poitrine, poussant, frottant son bassin contre le sien. Lui, le visage blême, ne desserrait pas les dents, restait inactif, les mains crispées dans le vide, comme subissant l'assaut amoureux. Croyant à un tempérament émotif, Julie calma sa fougue et mit de la douceur dans ses baisers, tout en glissant une main habile au bas du ventre de Michaël.

Comme elle constatait que ses patients efforts ne donnaient pas le fruit escompté, elle se redressa, et lança avec dépit : « Je ne te plais pas ?

— Si... tu me plais, répondit Michaël, mais nous aurons tout le temps après le dîner. »

« On s'en fout du dîner » pensa Julie, mais elle dit :

« OK, comme tu veux. »

La table était déjà dressée, le repas avait été commandé chez un traiteur.

Michaël se montrait volubile, et faisait comme s'il ne s'était rien passé. Il relatait des faits déjà racontés, enchaînait les propos sans relief, bref, il se répétait, parlait pour ne rien dire, cela avec une application qui confinait à l'absurde, sinon à l'étrange. Et Julie l'écoutait, sans répondre, incrédule.

À l'incrédulité succéda l'irritation. Elle était vexée, blessée dans son amour-propre de femme : jamais un homme ne s'était à ce point montré insensible à ses charmes aussi bien qu'à ses initiatives. Elle se disait : « Il se moque de moi », ou encore, avec acrimonie : « C'est un impuissant ! »

Soudain, Michaël arrêta de parler, et ils restèrent comme deux étrangers l'un en face de l'autre. Julie, qui mangeait sans plaisir, avait hâte que le dîner se termine, elle ne pensait plus qu'au scénario avec une impatience mêlée d'inquiétude. Car il y avait de l'ironie dans les prunelles de Michaël, une ironie cruelle qu'elle ne lui avait encore jamais vue. En même temps, et quoiqu'elle ignorât le sens profond de ce changement d'attitude, Julie croyait discerner dans ce mutisme narquois l'expression d'un calcul visant à lui faire perdre son calme ; elle s'agaçait de sentir qu'il savait qu'elle devinait ; plus encore, elle enrageait de son impuissance à contenir la montée de son exaspération inquiète.

Ils n'avaient pas terminé le dessert, lorsqu'elle lança, à bout de nerfs :

« Bon, tu me montres le scénario.

— Quel scénario ?

— Comment quel scénario ? Mais le tien ! celui dont tu m'as parlé ! s'exclama-t-elle.

— Ah ! oui, c'est exact... Navré, il n'y a pas de scénario.

— Il n'y a pas de scénario ?

— Non, il n'y a pas de scénario... si ce n'est celui que nous vivons depuis la minute où tu as succombé à la curiosité de me connaître.

— Je ne comprends pas ?

— ...

— Tu m'as menti ?

— Oui.

— Tu... Tu n'es pas assistant-réalisateur ?

— Non. »

Julie était abasourdie. Elle prenait conscience que personne ne savait où elle se trouvait, alors même qu'elle avait tu à son entourage l'existence de Michaël. Elle prit peur.

« Je m'en vais », dit-elle.

Elle attrapa son châle, et se dirigea vers le vestibule.

« Trop tard, tu restes ! » lança Michaël.

En trois bonds, il fut sur elle, et il lui asséna un coup sur la nuque, qui l'étendit étourdie sur le sol, avant de lui appliquer un coton imbibé d'anesthésique sur le nez, qui l'endormit tout à fait.

Quand Julie reprit connaissance, elle était couchée nue sur une bâche en plastique, au centre d'un grand lit, dans une chambre vidée de ses meubles et dont l'unique fenêtre avait été condamnée. Son corps baignait dans une lumière crue que diffusaient des spots aux quatre coins de la pièce. Elle ne pouvait ni parler ni bouger : du ruban adhésif était collé sur sa bouche et des chaînes, reliées à des anneaux fichés dans les murs, la maintenaient attachée comme écartelée.

Vêtu d'une blouse de médecin ouverte sur un corps nu, un homme la regardait, debout au pied du lit. Il montrait un visage glabre et son crâne était rasé. Julie, qui avait le cerveau embrumé, mit quelques secondes à reconnaître Michaël.

« Tu as été une proie facile, dit-il. Tu avais ta chance, mais il aurait fallu que tu sois plus méfiante, moins ambitieuse, moins vaniteuse. — Moi, contrairement à toi, continua-t-il, je ne recherche pas les feux de la rampe... Je ne m'appelle pas Michaël Thiaupe, le nom existe bien, comme tu as pu le vérifier, mais il appartient à un chirurgien de l'hôpital où travaillait mon père ; je n'habite pas la Seine-et-Marne, j'ai toujours vécu dans cette maison ; et le numéro de téléphone que je t'ai donné est celui d'une cabine à trente kilomètres d'ici ; l'écri-

ture même du mot accompagnant le bouquet n'est pas la mienne, mais celle d'un inconnu à qui j'ai demandé de me rendre service dans un café. De plus, je ne suis jamais venu te chercher à ton travail, et nous n'avons pas été ensemble deux fois au même endroit. Et qui a-t-on vu avec toi ? Un homme avec une barbiche et les cheveux aux épaules. Enfin, nul n'a pu te voir entrer ici... Qui fera le lien entre ta disparition et ma personne ? »

À ces mots, Julie sut qu'elle était perdue.

« Mais rassure-toi, ajouta-t-il, tu as le premier rôle : c'est bien ce que tu cherchais, non ? »

Tranquillement, il installa un première caméra, montée sur un trépied à l'angle gauche du lit, puis une seconde, de l'autre côté, à hauteur du visage de la jeune femme.

« Mes félicitations pour le soin que tu as mis à te faire belle, dit-il. La peau est lisse et nette, il n'y a pas un poil de trop : c'est parfait pour la lumière et l'objectif... On va être content. »

Et tandis qu'il la parcourait des yeux, Julie pouvait voir son sexe en érection qui pointait entre les pans de sa blouse.

« Il va me violer ! » se disait Julie, « Mais après ? » Et son interrogation effrayée se cristallisait à la vue de la bâche qui couvrait – comme une protection – la totalité du lit, ainsi qu'une partie de la moquette.

Il plongea la main dans sa poche, et la ressortit munie d'un scalpel.

« Souvenir de mon père... Ce très cher père », dit-il d'une voix mauvaise.

Julie se tordit en gémissant, les yeux hors de la tête.

« Du calme, ça va être à toi. Mesure la chance que je te donne, tu vas pouvoir exprimer ton talent naturel, et sans

aucune retenue : dans cette pièce, il n'y a pas de risques que les voisins t'entendent... Oui, je suis certain que tu seras criante... de vérité. Et, en récompense, tu auras ton arbre, comme les autres avant toi ont eu le leur. »

Paniquée, au bord de la nausée, Julie comprit la légèreté dont elle avait fait montre dans le jardin. Car le trou était en vérité une fosse, creusée à l'avance, pour elle ! Et le bouleau sur le sol devait être planté sur un cadavre, le sien ! À l'imitation et à la suite des autres bouleaux, qui formaient ainsi un alignement de tombes insoupçonnées !

L'homme s'assit sur le ventre de la jeune femme ; il arracha le ruban adhésif de sa bouche, et approcha le scalpel de son sein gauche... Quand la lame piqua dans sa chair, elle commença à hurler.

*The end...*

[Retour au début](#)



## Un Rémouleur ?

Ce dernier hiver, la mélancolie me gagnait à mesure que le jour déclinait. Chaque soir, après le dîner, j'allais par les rues sans destination précise ; je marchais jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'épuisement de mes tristes pensées.

Ce soir-là, la lune était pleine, elle répandait une clarté argentée sur la ville. Il faisait un froid mordant, et ma respiration s'accompagnait d'un rejet de vapeur blanche.

J'arrivai à l'intersection des rues d'Astorg et Roquepine, lorsqu'un bruit métallique sur le bitume attira mon attention.

Sur le trottoir d'en face, un homme poussait devant lui une voiture de rémouleur.

C'était une apparition surréaliste, et quelque peu angoissante. Coiffé d'un chapeau de chouan à larges bords, qui couvrait sa nuque et masquait le haut de son visage, vêtu d'un ample manteau qui tombait jusque sur ses pieds, chaussés de godillots cloutés, tout en noir, l'homme semblait sorti d'un autre siècle ; comme son véhicule, une machine au châssis en bois, portant une meule à pédale en son milieu, et montée sur deux roues à rais cerclées de fer, qui atteignaient facilement un mètre de diamètre.

Un détail ajoutait à la singularité de l'ensemble : un grand corbeau se dressait, faisant face à la route, au sommet de l'affiloir.

Qui était cet homme ?... Un repasseur ambulante ? J'ignorais qu'il y en avait encore ! Et quelle allure ! Quel matériel ! Puis, il n'avait pas d'instruments de démonstration !... Un

collectionneur peut-être, qui rentrait chez lui avec sa dernière acquisition ?... Ou bien un vendeur, se rendant auprès d'un acheteur ? Mais, à cette heure ?... Un fou alors, un ancien rémouleur, qui errait dans la nuit, égaré dans ses souvenirs !

Pourquoi ? Je ne sais pas, mais je décidai de le suivre.

L'homme s'était engagé dans la rue des Mathurins : il avançait d'un pas mesuré et régulier, la tête droite, les mains enserrant les bras de sa voiture, qu'il poussait sans effort apparent ; posté sur son perchoir, le bec haut, le corbeau oscillait d'une patte sur l'autre aux légers cahots de la machine.

Quelle idée d'avoir pour compagnon un oiseau pareil ! À eux deux, le premier avec son allure de croque-mitaine, le second avec sa réputation de charognard, ils formaient vraiment une funeste association.

L'étonnant, c'est que les gens les croisaient – lui, son imposante machine et le corbeau – sans un regard, même lorsqu'ils devaient s'écarter à leur passage, comme s'ils étaient invisibles, qu'ils n'existaient pas.

Quittant la rue de l'Arcade, l'homme entreprit de contourner La Madeleine ; ignorant les feux de circulation, il traversa le parvis de l'église d'une marche égale, indifférent aux voitures qui le frôlaient sans dévier de leur route, comme s'il s'était agi d'une action réglée à l'avance.

Alors que je l'imitais, j'eus droit pour ma part à un coup d'avertisseur rageur.

Sur le boulevard de la Madeleine, l'homme tourna à gauche dans la rue de Caumartin ; quelques mètres après, il s'arrêta, et posa une jambe de bois sous l'un des bras de la voiture. Nous étions seuls et, pour ne pas éveiller ses soupçons, je fis mine d'attendre quelqu'un à l'entrée d'une sortie de garage.

Soudain, le corbeau étira ses ailes : il prit son envol, et disparut derrière la ligne de façade des immeubles, tandis que son croassement déchirait la nuit.

Alors, je vis cette scène surprenante.

De la main gauche, l'homme retira des pans de son manteau une espèce de fauchard à manche court ; tourné vers la chaussée, le menton haut, il leva la grande lame au-dessus de sa tête, s'immobilisa un court instant ; puis, d'un geste sec, il abaissa son bras, et la faux fendit l'air, dans un sifflement tranchant qui parvint jusqu'à mes oreilles.

Ensuite, il ôta son couvre-chef de la main droite – dévoilant un crâne chauve, un visage pâle et osseux –, et il salua d'un large mouvement du bras, en inclinant le buste... Puis, très calme, il remit son chapeau, et glissa la lame sous son manteau.

Je suivais un fou ! Un fou dangereux, peut-être ?... Inquiétant, pour le moins.

Le corbeau revint se poser sur la meule à aiguiser, et l'homme reprit sa marche.

J'étais proche de la rue Saint-Lazare, lorsque surgit un véhicule de pompiers, sirène éteinte, qui me croisa à vive allure et s'éloigna dans mon dos.

En face de la Sainte-Trinité, l'homme s'arrêta à un feu rouge, à hauteur d'un jeune couple avec un landau. Cette fois, étrangement, alors que la circulation était quasi inexistante, il attendait que le feu passe au vert – du moins c'était l'impression qu'il me donnait –, passage qui prit une éternité.

D'un coup d'aile, le grand oiseau s'était posé sur le landau, et le bec penché vers l'intérieur de la caisse, il dodelinait de la tête.

L'homme et la femme restaient sans réaction, les yeux fixés devant eux ! Étaient-ils donc aveugles ?

Pris d'une soudaine excitation, l'oiseau se mit à sauter d'un bord à l'autre du landau, en jetant son cri affreux ; tant et si bien qu'une voix de bébé affolé jaillit dans la nuit. Mais le couple ne réagissait toujours pas ! Était-il sourd aussi ?

Je me crus victime d'une hallucination. Une pensée horrible fusa dans mon esprit. Et si le corbeau attaquait le bébé ? Si l'homme – qui souriait d'un étrange sourire – tirait la lame de son manteau ? S'il agressait le couple et l'enfant dans un accès de folie meurtrière ?

Il n'en fut rien. Le feu passa au vert, l'oiseau quitta le landau pour la meule, et, tous ensemble, ils traversèrent la chaussée, le couple obliquant ensuite à droite, l'homme poursuivant dans la rue de Clichy.

Venu du nord, un vent glacial soufflait en bourrasques entre les immeubles. Il me cinglait la face, me laissant une sensation de brûlure sur la peau.

La rue était déserte, lugubre ; à chaque instant, je craignais que l'homme ne se retourne, devinant ma présence. Mais non. Il marchait toujours du même pas, tranquille et cadencé ; en dépit du vent contraire, du poids de sa machine, il semblait ne fournir aucun effort, ne laissait voir aucun signe de lassitude dans la montée.

Le grand oiseau était imperturbable, son plumage seul tremblait dans les rafales.

L'homme tourna successivement dans les rues de Liège et de Moscou, et de nouveau, place de Dublin, il s'arrêta.

Il s'adossa à un lampadaire, rabattit le revers de son chapeau sur sa figure, et il ne bougea plus... Qu'attendait-il ? Quelque chose ?... Quelqu'un ?

Comme lui, j'attendis, mains dans les poches et col relevé, dans l'ombre d'un porche.

Le corbeau montrait une grande agitation : il allait et venait sur le trottoir, tantôt en sautillant, tantôt avec une démarche nerveuse et mécanique qui faisait se balancer son corps de droite et de gauche ; bec levé vers le ciel, il lançait par séries son cri âpre et sinistre qui blessait l'oreille, donnait le frisson.

On eût dit qu'il s'impatiait.

Soudain, un détail me frappa. Malgré le froid intense, aucune vapeur blanche ne sortait des poumons de l'homme.

Je me frottai les yeux, croyant à un trouble de la vue ! J'observai encore. Mais rien ! C'était comme s'il ne respirait pas !

J'étais dans la plus grande perplexité, quand le hurlement d'une sirène à deux temps se fit entendre.

Bientôt, un véhicule sanitaire de pompier déboucha de la rue de Turin et se rangea devant l'entrée d'un immeuble, à proximité.

Trois pompiers jaillirent du véhicule avec un brancard : ils sonnèrent à un interphone avant de s'engouffrer dans le bâtiment, tandis que la sirène cessait de retentir.

Alors, l'homme se redressa. Il sortit le fauchard de son manteau ; appuya du pied sur la pédale de son véhicule pour faire tourner la meule ; et, calmement, il s'appliqua à affiler le tranchant de la faux, un côté après l'autre, sur toute sa longueur, avec une habileté de gestes qui révélait l'homme de métier. Il me semblait qu'il sacrifiait à une sorte de rite, par lequel il revivait un passé révolu.

Juché sur l'épaule droite de son maître, l'oiseau suivait l'opération avec une fixité hypnotique, mêlant ses croassements au cri grinçant de la lame sur la pierre.

Enfin, l'homme passa un pouce sur le fil de la lame ; satisfait sans doute, il laissa retomber son bras armé le long du corps ; et, de nouveau, il parut attendre. Quoi ? Je ne sais pas ; mais un malaise, une angoisse m'envahissaient.

Brusquement, il tourna la tête dans ma direction. Mon cœur bondit dans ma poitrine : je devinai ses yeux sous son chapeau. C'était certain, il m'avait découvert ! Mais, m'avait-il percé à jour ?

Les pompiers ressortaient de l'immeuble, entourant une personne couchée dans le brancard, et placée sous perfusion et assistance respiratoire. Une femme en peignoir suivait, la mine défaite.

Parmi les habitants aux fenêtres, mon regard accrocha la silhouette d'un enfant, derrière un voilage, au deuxième étage.

Dans un élan pathétique, la femme embrassa celui qui devait être son mari ; et les pompiers embarquèrent le brancard dans le véhicule, qui démarra sur-le-champ, sirène allumée.

À l'instant où il disparaissait dans la rue de Moscou, suivi de près par le corbeau, l'homme brandit la lame ; et, une nouvelle fois, il lui fit traverser l'air, en un éclair, tandis qu'un frisson me secouait les épaules.

Puis, il salua d'un coup de chapeau, avec une déférence où je vis une ironie féroce, pendant que la femme, restée seule sur le trottoir, me regardait – moi ! –, l'air hébété.

La sirène s'éteignit très vite. L'oiseau réapparut ; la femme disparut dans l'immeuble ; et l'homme reprit son chemin, sans se soucier de ma présence.

J'hésitai un moment, et je le suivis, l'esprit de plus en plus troublé.

Boulevard des Batignolles, une cloche sonna, je regardai ma montre : minuit. Et j'hésitai encore : j'habitais à côté, la fatigue me gagnait, et le froid se faisait plus vif.

Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais je continuai.

L'homme s'engagea dans la rue du Rocher. Et je réalisai qu'il était en train de tourner en rond, et, moi avec. Où donc allait-il ? Quel but poursuivait-il ?

J'étais hypnotisé par sa silhouette noire qui avançait dans la clarté blafarde de la rue ; je n'entendais que le heurt de ses chaussures à clous sur le goudron, que le crissement des roues ferrées de sa machine.

Au bas de l'avenue César-Caire, il prit à droite devant l'église Saint-Augustin, et il s'arrêta net près de la statue de Jeanne d'Arc.

Surpris, je m'arrêtai aussi, au bord du trottoir.

Alors, faisant volte-face, il planta son regard dans le mien, un sourire énigmatique sur les lèvres. Mais toujours aucun signe apparent de respiration ! Posé sur son épaule, l'oiseau me fixait également de ses petits yeux cruels.

D'un mouvement de tête, l'homme m'invita à venir le rejoindre.

Pourquoi ? Je ne sais pas, mais je m'engageai sur la chaussée.

Je n'entendis pas la voiture arriver : elle me percuta de plein fouet, me projetant à plusieurs mètres.

Étendu sur le sol, le corps désarticulé, j'ouvrais les yeux sur les figures pétrifiées des hautes statues de saints au tympan de l'église.

Un visage affolé de femme se pencha sur moi. Des mots sortaient de sa bouche que je ne percevais pas.

Le visage s'effaça. Je sentis les griffes du corbeau sur mon front. Et mes paupières se fermèrent sur la vision de la lame qui tranchait dans le vide.

Lorsque les pompiers arrivèrent, j'étais mort depuis cinq minutes.

[Retour au début](#)



## La mort en rit toujours

Ce devait être l'automne ou l'hiver, à l'aube ou au crépuscule, l'homme était au bas d'une haute colline, dans une forêt effeuillée baignée de clarté sépulcrale.

Aucune coupe de bois aux alentours, aucun chemin, aucune trace, rien qui témoignât que des hommes travaillaient ou passaient par là, que des bêtes furetaient ou gâtaient par ici. L'endroit était lugubre, sans vie : des ronces aux pointes acérées envahissaient le sol dur et gris ; des écharpes de brume s'étiraient dans l'air bleu des sous-bois, s'enroulaient autour des arbres, lesquels sombres, immenses et squelettiques dans leur nudité semblaient de pierre. On eût dit un cimetière naturel, à tout jamais maudit et abandonné.

Couvert de guenilles puantes, nu-pieds dans des souliers trop grands pour lui, l'homme grelottait de froid. Il était désorienté, car, de même qu'il ne comprenait pas pourquoi il était vêtu ainsi, il ne s'expliquait pas sa présence dans cette forêt de lui inconnue.

Comme il demeurait interdit, ne sachant que penser ni par où aller, un cri strident retentit qui le fit tressaillir de tout son être. Levant la tête, il vit juché sur une haute branche, un grand oiseau au plumage noir et au bec robuste qui le fixait avec des yeux de braise. Et alors qu'ils s'observaient, l'homme eut l'espace d'une seconde la sensation irréaliste, folle que l'oiseau lui souriait ; et c'était un sourire étrange, un sourire doux et vaguement inquiétant à la fois.

L'oiseau déploya ses belles ailes moirées, et les agitant avec vigueur, il prit son envol, planant avec majesté entre les branches aux formes tourmentées, jusqu'à un autre arbre sur le versant de la colline. Là, il marqua un temps d'arrêt, puis il s'éleva un peu plus haut. Alors, il cria de nouveau en direction de l'homme. Ce dernier, présumant que l'oiseau l'invitait à le suivre, se décida à gravir la pente, laquelle était fort raide et fort longue.

La montée fut éprouvante. Il glissait sans cesse, s'accrochait, se blessait aux ronces. L'oiseau, qui le précédait en volant d'arbre en arbre, lançait des cris brefs et perçants comme pour l'encourager ; mais lui, qui transpirait à grosses gouttes et qui manquait d'air, dont le cœur battait la chamade et dont la vue se brouillait, croyait ne jamais devoir en finir.

Quand il arriva au sommet, tout son corps tremblait de faiblesse, ses oreilles bourdonnaient, la tête lui tournait, et la sueur attisait la brûlure de ses multiples éraflures.

Il apercevait au loin l'orée de la forêt, et derrière un jour incarnat. Il y avait une odeur de brûlé dans l'air vaporeux, et, troublant le silence ombreux des profondeurs boisées, le bruit d'un souffle sourd, aérien, qu'il pouvait croire, quoique faible, sorti de quelque gueule monstrueuse.

L'angoisse le gagna, nouant ses entrailles.

Soudain, l'oiseau, qui jusqu'alors avait fait office de guide bienveillant, fila droit parmi les troncs ; il monta brusquement, franchit la cime des arbres, et disparut tel un fantôme dans le bleu sourd du ciel.

L'homme s'étonna. Ayant repris un peu de sa respiration, il se dirigea vers la lisière. À mesure qu'il s'en rapprochait, l'odeur se faisait plus forte, le souffle plus puissant. Son angoisse augmentait à proportion, mais le besoin de savoir,

ce sentiment impérieux, l'emportait, le poussait en avant, et, malgré les ronces et la fatigue, il pressa le pas.

Il courait presque quand il dépassa les derniers arbres ; il fit encore quelques mètres dans une herbe rase et jaune, et il s'arrêta les yeux effarés de surprise.

Un incendie ravageait un bourg, à une encablure en contrebas. Parti semble-t-il de la périphérie de la ville, le feu progressait vers son centre à une vitesse foudroyante : de toutes parts, il prenait son élan, il étendait ses tentacules assassines, happait, dévorait plusieurs habitations, se rétractait comme pour digérer ses proies, puis il bondissait plus loin, reprenant son festin pantagruélique, ponctué de grondements comme autant de manifestations de satisfaction !

Une cloche sonnait. Et il ne s'agissait pas du tintement frénétique du tocsin, mais d'un bourdon vibrant de nulle part et de partout à la fois, dont les longs et lourds sanglots ébranlaient les cieux rougeoyants.

Cernée de toutes parts, la population cédait à la panique. Des ombres s'enfuyaient à travers les rues sous une averse de cendres chaudes, disparaissaient dans un tourbillon de flammes ou sous quelque immeuble qui s'affaissait dans un nuage d'étincelles en imitant le fracas du tonnerre. D'autres, aux prises avec une peur si intense qu'elles en perdaient l'instinct de survie, demeuraient pétrifiées au milieu du péril, avant de connaître une fin identique. D'autres encore, léchées par des langues ardentes, s'élançaient dans le vide, des toits ou des étages, serrant dans leurs bras des enfants ou des richesses ; et alors qu'elles espéraient se soustraire à la morsure du feu, l'ironie, la cruauté du sort voulait qu'elles plongent au milieu de l'enfer, où flambait déjà le reste des habitants.

C'était un tableau dantesque que ce formidable brasier agité des soubresauts de la vie, et l'homme le contemplait en témoin impuissant, sans bouger, avec une fascination noyée d'horreur, tandis que des vagues de chaleur passaient sur sa peau.

Or, arriva un moment où une forme évadée du cercle infernal monta vers lui en titubant.

Il reconnut une femme, une femme d'aspect effrayant. De sa démarche chancelante, trébuchante, elle s'avancait bras tendus, à moitié nue, la face noircie, la chevelure trouée, la chair à vif par endroits, et ses yeux, ses yeux rougis par les fumées, chauffés par l'haleine cuisante de la ville transformée en bûcher, ses yeux enfin, agrandis par la souffrance et par la terreur criaient pitié, hurlaient à l'aide !

Horrifié, l'homme amorça une retraite plutôt que de la secourir, mais il n'avait pas fait cinq pas, que soudain, sans raison, il perdit l'équilibre, chutant lourdement sur le dos. La respiration coupée, une douleur aiguë dans le thorax, il mit de longues secondes à récupérer.

Lorsqu'il voulut se relever, ses muscles refusèrent d'obéir à sa volonté ; et il eut beau se concentrer de toutes ses forces, ses bras et ses jambes demeurèrent inertes, tels des poids morts : il était paralysé, cloué au sol.

La femme, qui s'était abattue dans le même temps, rampait à présent, griffant la terre de ses ongles, soufflant, ahanant, râlant, un affreux rictus aux lèvres, la bave au menton, les yeux allumés par une lueur de démence ; elle se rapprochait.

Bientôt ses mains, ses horribles mains tordues, calcinées, desquelles la peau partait en lambeaux, s'agrippèrent avec la dernière énergie aux jambes de l'homme qui, empli de répulsion, la voyait qui cherchait à se hisser sur lui sans pouvoir

faire autre chose que de se tordre en de vaines et pitoyables contorsions.

Les efforts désespérés de la femme n'eurent pas de suite : son corps fut secoué de spasmes, ses yeux se révoltèrent, et dans un ultime râle, elle rendit l'âme. Retrouvant d'un seul coup l'usage de ses membres, l'homme repoussa d'un pied convulsif et brutal l'affreuse dépouille dont la chemise de nuit à demi-consumée dévoilait un large fessier sanguinolent.

Puis il se redressa, et recula ainsi qu'un homme ivre en direction de la forêt. Une fois regagné le couvert des arbres, les forces lui manquèrent pour s'écarter plus. Pantelant, le cœur battant à coups précipités, il s'adossa à un tronc ; et le regard sautant tour à tour du cadavre au brasier, il assista à la fin du drame en frémissant d'émotion.

Quand le feu fut repu, le bourg n'était plus qu'un sombre chaos d'où s'échappaient de place en place des serpents de fumée noire. Une poignée de survivants s'éloignait en colonne par une plaine désolée vers un horizon incertain. Un chien, qui errait orphelin dans les décombres, lançait vers le firmament des hurlements déchirants. Des gémissements syncopés montaient jusqu'à l'homme, portés par les rafales d'un vent subit chargé de pestilences. La mort récoltait sa moisson : la plainte des agonisants, c'était son rire à elle.

Un à un, les bruits faiblirent, s'évanouirent, et il se fit un silence profond, inquiétant.

L'homme eut la sensation d'une présence derrière lui. Il se retourna, et aperçut le profil de deux géants qui se faisaient face de part et d'autre d'un petit découvert : ils portaient une robe blanche tombant sur les pieds, avec par-dessus un manteau noir à longue traîne, dont le capuchon à bords amples, rabattu sur leur tête, dissimulait leur visage. D'une immobilité

absolue, le haut du corps légèrement incliné, les mains dans les manches ramenées sur le ventre, ils paraissaient se recueillir à la manière des moines qui font secrète oraison. À les voir ainsi dans la pénombre, enveloppés dans leurs vêtements aux plis immuables, l'homme pensa à des statues de cloître.

Après ce qu'il venait de vivre, la mystérieuse apparition de ces inconnus à l'attitude énigmatique et à la vêtue imposante n'était pas propre à le rassurer ; il n'osa pas prononcer une seule parole ni esquisser le moindre geste vers eux.

Au contraire, réalisant en un éclair de douloureuse lucidité qu'il subissait les événements, il se recroquevilla d'instinct sur lui-même, tout en se collant à l'arbre voisin, comme pour mieux se confondre avec lui.

Pendant un temps qui lui parut interminable, il ne se passa rien. Après s'être demandé s'il était possible qu'il eût croisé les géants à l'aller sans les voir, il commençait à douter qu'ils fussent de chair et de sang. Il doutait même qu'ils eussent une réalité tangible, croyant être abusé par ses sens, lorsqu'inopinément, celui de gauche rompit le silence, articulant d'une voix d'outre-tombe :

« Je suis le prince de ce monde, je porte la lumière noire qui brûle.

— Je suis trois en un et un en trois, je suis le père, le verbe et le paraquet, je suis celui que les hommes appellent Dieu », répondit son vis-à-vis d'un ton grave et monocorde.

L'homme sursauta de frayeur et de stupéfaction ; mais l'une et l'autre s'accrurent, quand l'instant d'après, dans un mouvement d'ensemble parfait, et paraissant effleurer le sol, les deux géants s'approchèrent l'un de l'autre pour se donner une franche accolade, comme le feraient des amis de longue date !

Alors ils se tournèrent dans sa direction tout en rejetant leur capuchon en arrière, avec une soudaineté qui tranchait avec la lenteur solennelle de leurs gestes précédents.

Et il put voir leurs visages, ou ce qui leur tenait lieu de visage, c'est-à-dire un masque lisse et inexpressif, au teint blafard et aux lèvres sanguines, pareil à ceux que portent dans les carnivals, les personnes d'humeur joyeusement macabre.

S'il distinguait leurs yeux dans le clair-obscur – des yeux qui brillaient dans leurs cavités comme une petite flamme au fond d'une caverne –, il était dans l'incapacité de saisir qui de lui ou des ruines fumantes les occupaient. Mais peut-être étaient-ce elles à travers lui et lui à travers elles ?

Les géants partirent d'un rire singulier, mélange sinistrement discordant de hoquets et de grincements, de soupirs et d'éclats enfantins, tandis que des filets de larmes vermeilles s'écoulaient des orbites de leur masque, maculant le blanc de leur robe.

C'était plus que l'homme ne pouvait en supporter : il voulut fuir, mais les branches de l'arbre contre lequel il se blottissait s'animèrent subitement ; et il n'avait pas parcouru deux mètres qu'elles le garrottaient ainsi que les meilleurs des liens, le maintenant de vive force sur place. Et par un phénomène également extraordinaire, le sol sous ses pieds se changea en un borbier visqueux et nauséabond.

Aussi mystérieusement qu'il avait disparu, l'oiseau réapparut en retrait des géants. Il battait des ailes comme on tape dans ses mains à la vue d'un spectacle enthousiasmant ! Et lui aussi riait, oui il riait, du même rire que les géants, de ce rire qui, ayant redoublé d'intensité, emplissait tout l'espace, et dont les résonances atroces, inhumaines, faisaient passer dans l'âme de l'homme un frisson d'épouvante.

Il se débattait comme un forcené, cependant plus il luttait, plus il s'enfonçait dans la boue, et plus l'étreinte des branches se resserrait, comprimant son thorax, creusant ses chairs, lui causant de cuisantes souffrances. Et son cœur était près d'éclater tant il cognait vite et fort.

Les rires cessèrent d'un seul coup. L'oiseau eut un claquement de bec qui raisonna violemment aux oreilles de l'homme. Les géants, qui dégouлинаient de sang dans leurs robes devenues rouges, reculèrent dans la pénombre des bois. L'oiseau étendit ses ailes, qui se mirent à grandir, grandir, grandir, atteignant une envergure fantastique, plongeant la forêt dans une nuit opaque.

L'homme se sentit tout à fait perdu : au comble de la terreur et de la douleur, il poussa un hurlement muet.

Une douleur fulgurante fendit la poitrine de l'homme couché seul dans le noir : c'était comme si une faux s'était abattue sur lui. Il écarquilla les yeux dans l'obscurité, se redressa sur les coudes, voulut appeler, mais les mots ne passèrent pas le seuil de sa gorge. Vaincu, coupé en deux par le mal, il retomba sur son oreiller dans un tumulte de draps et de couvertures ; puis plus rien : le noir dans le noir.

Un jour blême filtrait à travers les rideaux bruns de la fenêtre dans la chambre au plafond bas, au parquet terne et usé. Hormis un crucifix en bois noir, suspendu au-dessus du lit, les murs, d'un jaune délavé par le temps, étaient nus. Un amas de cendres froides s'entassait au centre de l'étroite cheminée qui était face au lit. Un vieil homme gisait dans celui-ci, le teint cireux, la bouche et les yeux grand ouverts, les doigts crispés sur les draps.



Au pied du lit, une femme en peignoir beige, les cheveux en désordre et les yeux bouffis, serrait convulsivement un mouchoir dans son poing.

« Voilà mon père, docteur », dit-elle à l'adresse de l'homme en costume foncé qui se tenait en retrait, une sacoche à la main.

Elle réprima un sanglot avant de reprendre :

« Il se lève toujours le premier, mais ce matin, surprise de ne pas le trouver dans la cuisine, j'ai frappé à sa porte. Comme je n'obtenais pas de réponse, je suis entrée et – elle étouffa un autre sanglot –, je... Je l'ai trouvé ainsi. Je n'ai touché à rien, je n'ai même pas pu fermer ses yeux ! » ajouta-t-elle en gémissant.

Le docteur se dirigea vers la fenêtre pour en ouvrir les rideaux, mais la femme l'en dissuada d'une voix suppliante.

« Non... Je vous en prie, pour mon père, et pour moi, n'exposez pas son visage en pleine lumière.

— Je comprends », dit le docteur. Il alluma la lampe de chevet : une lueur, pâle comme l'étaient les murs, se répandit autour de la couche ; il s'assit sur le lit, posa la sacoche à ses pieds, et en sortit un stéthoscope ainsi qu'une torche électrique de poche.

« Il fait un peu frais, si vous le souhaitez, je peux faire du feu, dit la femme qui s'était reprise.

— Vous êtes bien aimable, mais ce ne sera pas nécessaire, je ne pense pas en avoir pour très longtemps », remercia le docteur avec un sourire ; et il se pencha sur la figure du père.

« Mais... il est toujours vivant ! » se dit-il à la vue des yeux. Il prit le poignet du vieil homme, nota l'absence de pouls et l'abaissement caractéristique de la température chez une personne décédée. « Non, il est mort ».

Il déboutonna la chemise du vieil homme, et il auscultait son torse maigre où se croisaient quelques longs poils blancs, comme des herbes rares poussées sur un sol aride. « Non, pas de doutes, il est bien mort... Pourtant, ses yeux... » se disait-il, tandis qu'il braquait le faisceau lumineux de la lampe sur la prunelle de l'œil droit, puis sur celle de l'œil gauche. « Oui, c'est étrange... vraiment étrange ».

« Quel âge avait votre père ? demanda-t-il à la femme.

— Nous venions de fêter ses soixante-treize ans.

— Avait-il des crises de tétanie ? Était-il sujet à l'épilepsie ? interrogea-t-il en dépliant les doigts du cadavre.

— Non, absolument pas, dit-elle avec étonnement.

— Hum, hum... souffrait-il d'une maladie cardiaque, d'une affection pulmonaire ?

— Mais non !

— À quand remonte son dernier bilan médical ?

— D'aussi loin que je me souviens, mon père n'a jamais mis les pieds chez un médecin. Sa santé a toujours été excellente. Hier encore, il faut vous dire que mon père était un grand marcheur, il a fait une longue promenade dans la forêt de Sombreval.

— À son retour, avez-vous observé chez lui des symptômes d'une lassitude anormale ? S'est-il plaint d'être fatigué ?

— Non, non.

— Avait-il des soucis ?

— Des soucis ?

— Oui, d'ordre financier par exemple, ou que sais-je encore ? Soyez sans crainte, je serai une tombe, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Non, pas d'ennuis de ce genre : je le saurais, je m'occupe de ses comptes... Je ne vois pas pourquoi il en aurait eu, mon père n'était pas un homme d'argent.

— Donc, pas de problèmes de santé, aucun trouble du comportement qui eût pu trahir un mal latent. Pas de tracas non plus, reprit le docteur sur un ton égal. »

La femme marqua une hésitation avant de dire : « Mon père avait effectivement changé ces derniers temps, mais je ne sais pas si... mais non, je ne crois pas que... »

— Dites toujours.

— Et bien... Voilà, mon père n'a jamais été très loquace, toutefois, depuis la mort de ma mère, survenue il y a sept mois dans cette même chambre – sa voix se brisa sur cette partie de la phrase –, en dehors des nécessités de tous les jours, on ne l'entendait plus – elle s'interrompit un instant, comme indécise. — Comment vous expliquer ? Il était dans un état où alternaient les absences et les moments de grande fièvre.

— Le chagrin sans doute.

— Oui... et non. Bien qu'il eût pour ma mère une affection profonde et sincère, c'était autre chose que le chagrin.

— L'angoisse de la mort ? lança le docteur, à nouveau penché sur le visage du défunt. — L'angoisse de sa propre mort ? enchaîna-t-il. Il arrive qu'on observe cette réaction après la perte d'un proche... D'autant qu'à l'âge de votre père, l'issue fatale vers laquelle nous glissons tous se précisait.

— Non, il ne s'agissait pas de la mort... Enfin si... enfin pas exactement...

— Pardonnez-moi, mais pouvez-vous être plus explicite ? » Elle hésita encore.

« Oui ? » dit le docteur en se retournant vers elle.

Le visage de la femme s'était subitement fermé. Elle regrettait de s'être engagée sur la pente de la confiance sous le coup de l'émotion, et, ne souhaitant pas révéler les pensées intimes de son père, des pensées qu'elle avait devinées confusément, elle faisait marche arrière.

« Rien, il s'agit en fait de choses personnelles qui, j'en suis certaine, ne vous éclaireront guère sur le décès de mon père », dit-elle d'une voix un peu sèche.

Le docteur n'insista pas. Il demanda : « Quelle était la profession de votre père ?

— Pasteur.

— Pasteur ?

— Oui, pasteur protestant. Et c'était une vocation ! dit-elle en appuyant curieusement sur ce dernier mot.

— Hum, hum... Pasteur protestant... Une vocation », dit-il à mi-voix, comme pour lui-même.

Quelques secondes, et il se tourna vers la femme : « Bien, selon toute vraisemblance, votre père a succombé à une crise cardiaque. Pour un homme de son âge, il n'y a rien que de très normal... je veux dire que c'est malheureusement fréquent », rectifia-t-il devant l'expression ahurie de la femme.

Celle-ci porta son mouchoir à ses joues, prit une grande inspiration et articula avec une petite voix :

« Docteur, je voulais vous dire... »

— Oui ?

— Vous... Vous avez vu les yeux de mon père ?

— En effet... je dois dire que c'est tout à fait étonnant. Si les pupilles sont dilatées, au point d'ailleurs d'effacer la presque totalité des prunelles, si elles ne palpitent plus, l'expressivité est réelle et frappante. En outre, il manque la flaccidité du globe oculaire et l'aspect glaireux de la cornée. S'il

n'y avait les autres signes pour confirmer le décès, on pourrait croire que votre père est toujours de ce monde.

— Ah ? » dit-elle surprise, manifestant ainsi qu'elle n'avait jamais douté de son trépas, et elle ajouta :

« En fait, ce n'était pas le sens de mon propos.

— Ah bon ? Alors quoi ?

— Et bien... Avez-vous observé comme ils expriment une grande frayeur ?

— Oui ?

— En fait, on... on dirait que mon père est mort de peur !

— Mort de peur ? dit le docteur, interdit.

— Diriez-vous que c'est impossible ? lança-t-elle avec agressivité.

— Non... Certes non, mais cela me semble devoir être une chose exceptionnelle. Puis, il faut un terrain favorable, c'est-à-dire un cœur malade ou fatigué. Votre père avait soixante-treize ans, c'est déjà un âge respectable pour un homme.

— Mon père avait un cœur en parfait état : il n'a jamais connu la moindre alerte !

— Ce n'est pas suffisant : il arrive que des personnes décèdent sans que rien ne pût le laisser prévoir. Tout est normal, jusqu'au jour où... D'ailleurs, n'avez-vous pas dit qu'à votre connaissance votre père n'avait jamais consulté pour quelque motif que se soit ? Son cœur était peut-être, que dis-je, sûrement usé, et vous l'ignoriez... Puis, de quoi pouvait-il avoir peur dans cette chambre ? enchaîna-t-il en accompagnant ses paroles d'un geste circulaire de la main.

— Je pensais à un cauchemar.

— Un cauchemar ?

— Oui, un cauchemar ! lâcha-t-elle d'une voix aiguë qui disait son irritation. Mon père conserve au fond de ses pru-

nelles l'expression de l'effroyable terreur née de ce cauchemar, une terreur qui l'a finalement terrassée.

— Mais non ! c'est tout simplement la peur naturelle au moment de mourir.

— Avez-vous vu beaucoup de personnes s'éteindre dans leur lit avec cette peur-là dans les yeux ?

— Hum... non... À dire vrai, pour moi c'est inédit.

— Et comment l'expliquez-vous, alors même, comme vous l'avez dit à juste titre, que rien dans cette pièce n'est propre à susciter pareil sentiment.

— Je dois avouer que c'est troublant, mais...

— Donc, c'était un cauchemar ! coupa-t-elle.

— À la fin, pourquoi tenez-vous tant à la thèse du cauchemar ! s'exclama-t-il. En faisait-il souvent ? Avait-il des raisons pour cela ?... Tout à l'heure, vous ne m'avez pas tout dit : il y avait un rapport, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse.

« Écoutez, si vous ne voulez pas en parler, n'allons pas plus loin... Et quand ce serait un mauvais rêve, qu'est-ce que cela changerait ? Il n'en demeurerait pas moins une cause indirecte, en définitive secondaire : car j'insiste, si le cœur a lâché, c'est qu'il était fragile.

— Alors, c'était une vision, dit-elle le regard dans le vague.

— Une vision ! s'exclama-t-il dans un haut-le-corps. Non, excusez-moi d'avoir à vous le dire aussi brutalement, mais votre peine vous égare... Puis, ce qui vaut pour le cauchemar, vaut pour la vision... Vraiment, non, pardonnez-moi, mais cette discussion ne mène nulle part.

— Tout de même, fallait-il que cela fût terrifiant, murmura-t-elle, sourde aux paroles du docteur, obsédée par son idée.

— Je comprends votre désarroi, mais je vous assure, vous vous torturez inutilement, dit-il d'une voix apaisante, en lui touchant le bras.

— Oui, vous avez peut-être raison », consentit-elle à dire, mais sans réelle conviction, et elle baissa le front tandis qu'une secousse soulevait sa poitrine.

Une sonnerie retentit au rez-de-chaussée.

« Ce doit être ma sœur, dit la femme. Excusez-moi, il faut... je vais lui ouvrir !

— Allez-y, je vous suis. »

Elle sortit, et son pas rapide s'éloigna dans le long couloir qui menait à l'escalier.

Le docteur rangea le stéthoscope et la lampe électrique dans la sacoche, mais contrairement à ce qu'il avait dit à la femme, il ne se leva pas pour quitter la pièce.

Assis au bord du lit, au contact du cadavre, il regardait, il écoutait, et peu à peu, l'atmosphère lui apparaissait pesante, glaciale, et un malaise l'envahissait qu'il éprouvait pour la première fois depuis qu'il faisait des constats de décès.

Étaient-ce les paroles de la femme qui faisaient secrètement leur chemin dans le lit de son cerveau ? Était-ce le silence ? Étrangement, nulle rumeur ne venait plus du dehors, pas un bruit ne montait de l'intérieur de la maison. Était-ce la chambre, cette chambre si triste, si désespérante, si faiblement éclairée par la lampe de chevet qu'elle lui faisait l'effet d'un tombeau visité à la lueur déclinante d'un flambeau ? Ou alors, n'était-ce pas le cadavre ? Pas le cadavre en tant que tel — des cadavres, il en avait côtoyé de nombreux dans sa longue carrière, et celui-ci ne différait guère des autres quant à son apparence générale —, mais ses yeux ! ses yeux vers lesquels

les siens revenaient sans cesse maintenant qu'il était seul, comme attirés par un aimant !

Car ces yeux-là n'étaient décidément pas normaux : ils n'avaient pas cette brume grise que la mort tend d'ordinaire comme un voile de deuil ; ceux-ci avaient gardé une limpidité étonnante, surnaturelle, et fixant le mur au-dessus de la cheminée, ils semblaient voir encore, et ce qu'ils voyaient paraissait au-delà de la pierre, au-delà de la réalité, au-delà de la vie ! Et leurs prunelles qui brillaient d'un effroi intense, douloureux, leur fixité même, produisaient sur sa personne une impression pénible.

Secouant enfin l'espèce de torpeur qui engourdissait ses facultés, rompant le noir envoûtement qu'exerçaient sur lui les terribles yeux, il abaissa les paupières du mort, avant de couvrir son corps avec le dessus-de-lit.

Puis, il se dirigea vers le lavabo situé dans un renfoncement du mur, à gauche de la cheminée. Il maugréa en constatant que l'eau froide coulait seule, mais il se savonna jusqu'aux poignets et se rinça avec un soin scrupuleux.

Alors qu'il était en train de s'essuyer, il fronça les sourcils, arrêtant tous mouvements : il avait cru entendre un léger murmure qui rappelait le gazouillis des petits enfants ! Il tendit l'oreille : plus rien ! Il se retourna, embrassant du regard l'ensemble de la chambre : personne ! Son attention se reporta sur le corps du vieil homme : apparemment, il n'avait pas bougé. Gagné par le doute, il se rapprocha du lit en se disant : « Me serais-je trompé ? Serait-il toujours en vie ? Non, c'est impossible ! Pourtant... pourtant ce murmure ».

Les nerfs à vif, il tira d'une main fébrile sur le dessus-de-lit : autant qu'il s'en souvînt, le corps du père se trouvait bien dans la position où il l'avait laissé avant de rejoindre le lavabo.



Par précaution, bien qu'à regret, il décida de l'examiner à nouveau. Relevant les paupières du cadavre, il eut un mouvement de recul devant l'expression inchangée de ses yeux. « Du calme, du calme ! » se dit-il en respirant à fond. Il prit le poignet du vieil homme ; il écouta à sa poitrine ; il pinça un de ses seins : pas la plus petite réaction, pas le moindre signe de vie, il était on ne peut plus mort, rigide comme un morceau de bois, froid comme le marbre. « Bah, j'aurai rêvé » pensa-t-il à propos du murmure, sans parvenir à se convaincre complètement, et toujours aussi troublé par le terrible regard.

Puis, il s'aperçut que l'eau continuait de couler. Il alla fermer le robinet, et, tout à coup, il s'exclama : « L'eau ! Mais oui, bien sûr, c'est l'eau, c'est le bruit de son écoulement qui aura joué un mauvais tour à mon imagination ». Et avec une sorte de moquerie dirigée contre lui : « Suis-je bête ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? » et encore : « Quant aux yeux, c'est une de ces bizarreries, un de ces cas inexplicables – une exception en définitive – que l'on rencontre parfois dans notre profession ! Pas de quoi perdre son sang-froid ! Dans quelques heures, ils auront assurément l'aspect qu'ils ont chez tous les morts... Oui, ce n'est qu'une question de temps ».

L'esprit rasséréiné, pénétré de ce sentiment de délivrance que ressent toute personne qui croit avoir dompté sa peur en trouvant à l'expliquer, il récupéra sa sacoche, éteignit la lumière et se dirigea vers la porte d'un pas assuré.

Il tira la poignée, quand son sang se figea dans ses veines : derrière lui, un rire grave et lent, comme remonté du fond d'un puits, un rire sardonique résonnait dans le silence de la pièce.

Il ne se retourna pas, mais sortit promptement. Et dans le couloir enténébré, il marcha plus vite qu'à l'ordinaire. La mort en rit toujours...

[Retour au début](#)

Fin

(Recueil de nouvelles achevé en 1997)